



Directrice de la publication  
**Anita Izcovich**

Responsable éditoriale  
**Nadine Naïtali**

Comité éditorial  
**Françoise Babeanu**  
**Roseline Dantan**  
**Olivia Dauverchain**  
**Francis Dombret**  
**Jacques Gayard**  
**Stéphanie Le Blan**  
**Anne Meunier**  
**Thérèse Thévenard**

Maquette  
**Jérôme Laffay**

Mise en pages et relecture  
**Isabelle Calas**



## sommaire du n° 44, juin 2009

5 Irène Ochoa de los Rios-Houssin : Introduction

### Séminaire École 2008-2009

#### L'acte analytique, le contrôle et la formation de l'analyste

11 Sidi Askofaré : Quelle doctrine du contrôle ?

24 Jean-Jacques Gorog : La *dritte Person*

35 Françoise Lespinnasse : Une formation orientée par la passe

#### Travaux des cartels

49 Evelyne Hurtado : La répétition de Freud à Lacan

« Répéter : destin du sujet et voie du désir »

58 Isabelle Boudin : Transfert et adolescence

« L... a mis les pensées derrière une porte  
et a perdu la clé et la porte... »

#### Autres textes

77 Maria Vitoria Bittencourt : L'inconscient : travailleur idéal

83 Colette Soler : « Ce que la psychanalyse enseigne »

#### Chronique

##### *Des nouvelles de l'« immonde » n° 22*

93 Claude Léger : De l'âge de ses artères



## Irène Ochoa de los Rios-Houssin

### Introduction

En tête de ce numéro du *Mensuel*, figurent trois interventions du séminaire École 2008-2009. Sidi Askofaré explore la question de l'orientation du contrôle dans notre École. On le sait, le contrôle a été orienté par d'autres instituts de formation d'analystes dans la logique du discours universitaire. Mais Lacan, en 1971, renverse une telle conception : « Le contrôle n'est pas lié au moment où l'analyste ou l'analysant est autorisé ou s'autorise à la pratique de la psychanalyse [...] il s'associe davantage à l'expérience et sur la base d'un constat [...] que la psychanalyse ait des effets sur toute la pratique du sujet qui s'y engage. » S'appuyant sur ce propos, Sidi Askofaré ajoute donc que le contrôle « comme “contrôle de l'acte” et fonction de relance du désir de l'analyste s'impose d'autant plus comme contrôle d'École et se diversifie dans ses formes ».

Quant à Jean-Jacques Gorog, il homologue l'acte analytique et le dispositif du contrôle avec celui de la passe en relevant la place troisième, celle qui structure le mot d'esprit freudien. Il souligne que le truchement de la parole, essentiel à la structure analytique, permet de vérifier l'inexistence de l'Autre. Façon de combattre l'idée d'une relation duelle dans la relation analytique, pour constater plutôt que « l'analyse consiste précisément à distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes ». Mais cette situation « n'est pas à trois, mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie ». Découle du développement de Jean-Jacques Gorog, entre autres, un enseignement sur la non-compréhension lors de l'acte analytique puisque « c'est sur la base d'un certain refus de compréhension que nous poussons la porte de la compréhension analytique ».

Françoise Lespinasse reprend la question de la formation de l'analyste, en se demandant si l'invention de la passe est formatrice, si la passe a des effets sur celui que s'y risque, en incluant son rapport à l'École. À ce propos, elle développe l'idée suivante de Lacan : de l'invention de la passe pouvait ressortir un savoir qui devait intéresser quiconque s'interroge sur la formation de l'analyste, sur le passage à l'analyste et sur l'acte analytique. Françoise Lespinasse finira pour faire un parallèle entre ce temps dans la terminaison de la cure où l'analysant laisse s'évanouir l'analyste dans le desêtre, rebut, et ce qui se passe dans la procédure de la passe concernant l'École.

Deux textes, celui d'Evelyn Hurtado sur la répétition et celui d'Isabelle Boudin sur le transfert et l'adolescence, sont issus d'un travail en cartel. Celui d'Evelyn Hurtado retrace les différents moments d'élaboration du concept de répétition chez Freud et chez Lacan pour avancer l'idée que la répétition est le destin du sujet et aussi une voie d'accès à son désir.

Isabelle Boudin, à partir d'un cas clinique, explore la question du transfert face à l'adolescence. La lycéenne dont elle nous parle montre une transformation d'amour en haine vers l'analyste. « Hainamoration », explique Isabelle Boudin, qui sert encore plus d'obturateur à une ouverture de l'inconscient et à maintenir l'objet supposé savoir à distance.

Maria Vitoria Bittencourt, dans son texte intitulé « L'inconscient : travailleur idéal », interroge l'interprétation du rêve hors transfert. D'une part, Freud et Lacan conçoivent le récit du rêve comme la mise en scène au travail de l'inconscient qui se réalise à partir de l'implication de la présence de l'analyste, d'autre part, Freud démontre comment le travail du rêve a pour fonction de préserver le sommeil. Le travail témoigne d'une activité d'élaboration destinée à éviter la rencontre avec le réel. À partir de ces énoncés, Maria Vitoria Bittencourt nous fait la proposition suivante : « Plutôt qu'interpréter le rêve, ne faudrait-il pas penser à réveiller le sujet ? »

Colette Soler traite la question de la production de l'analyste hors de toute formation. Elle s'appuie sur Lacan pour nous indiquer qu'il y a non pas de formation de l'analyste, mais des formations de l'inconscient. En déduisant, d'une part, un savoir de l'inconscient

déposé par l'expérience de l'analyse et, d'autre part, le savoir de la structure, c'est-à-dire de la doctrine ou de la théorie. L'effet didactique désigne un savoir que le sujet a appris sur sa souffrance. Colette Soler reconnaît la place que l'ignorance a dans la formation de l'analyste, c'est ce que Lacan vise : « Se mettre en position d'analysant, pour pouvoir prendre l'ignorance à la place de la cause ». « Le vecteur de l'ignorance vers le savoir fait fonction de désir de savoir, et le désir, comme on sait, c'est contagieux, ça se transmet. » Elle insiste sur les propos de Freud et de Lacan sur le savoir qui ne se prête pas au concept, et qui ne cesse pas de dépasser le sujet, ce qu'aucun analysant ne peut manquer d'apprendre pour peu qu'il pousse assez loin le processus.

L'auteur de notre chronique mensuelle s'est apparemment couché après minuit, en suivant son désir et malgré le danger qu'encouraient ses artères. Non sans une certaine ironie, Claude Léger, en se rapportant au dernier congrès de l'American College of Cardiology, met en exergue l'hygiène de vie proposée par les neurosciences et par notre monde sécuritaire en nous démontrant à quel point le sujet de l'inconscient est aboli, « le sujet étant plutôt celui qui a des électrodes implantés dans l'hippocampe ».



## **Séminaire École 2008-2009**

---

L'acte analytique, le contrôle  
et la formation de l'analyste



Sidi Askofaré

## Quelle doctrine du contrôle \* ?

Si nul ne conteste véritablement l'utilité, voire la nécessité, du contrôle dans la formation de l'analyste, il est très difficile en revanche d'isoler clairement les principes et les raisons qui font que « le contrôle s'impose », pour reprendre ici la formule de Lacan dont Sol Aparicio a fait le titre de sa contribution à ce séminaire.

Lorsque, dans la précipitation, j'ai proposé comme titre de mon intervention de ce soir « Quelle doctrine du contrôle ? », je n'avais évidemment aucune idée précise de ce que je souhaitais développer devant vous. La seule petite idée que j'avais est la suivante : il se pourrait que la question du contrôle excède ou devrait excéder la place qui est généralement assignée à la pratique effective de ce que l'on appelle contrôle, « analyse de contrôle <sup>1</sup> » – en supplément de l'analyse personnelle et de l'enseignement théorique – dans la formation du psychanalyste.

En première approche, je dirai que ce qui semble apparaître assez clairement, et notamment depuis certaines inventions conceptuelles – la catégorie de discours et tout particulièrement du « discours de l'analyste » – ou institutionnelles – l'École, la passe – de Lacan, c'est un changement sinon de la pratique, en tout cas de l'idée, voire de la signification que l'on donne au contrôle. Ce qui n'est pas sans avoir des incidences sur la pratique réelle des contrôles, le choix du ou des contrôleurs, la durée des contrôles, etc. Or, cette signification, comme toute signification en tant que différente,

\* Intervention au séminaire École, Paris, 22 janvier 2009.

1. Cf. les deux articles historiques de Vilma Kovacs, « Analyse didactique, analyse sous contrôle », et d'Helene Deutsch, « Analyse sous contrôle », *Ornicar?*, n° 42, automne 1987-1988, p. 86-102. Mais, avant son institutionnalisation, la pratique du contrôle était déjà là : j'en veux pour preuve la cure de Herbert Graf, alias « le petit Hans », dont la cure a été conduite par son père sous le « contrôle » de Freud.

voire opposée au sens <sup>2</sup>, est relative au discours, au type de lien social, dans lequel le contrôle se trouve pris. D'ailleurs, que Lacan soit passé de sa qualification du terme de contrôle de « sinistre <sup>3</sup> » au « contrôle s'impose <sup>4</sup> », nous indique le chemin parcouru. Seulement, ce qui n'est là qu'indiqué dans ce court-circuit, c'est que le contrôle n'est pas et ne saurait être la même pratique selon qu'elle fonctionne au régime du discours du maître – du contrôle policier (« Vos papiers ! ») au « contrôle qualité » de notre moderne industrie –, au régime du discours universitaire – soumission à un cursus, vérification d'aptitudes et de compétences, habilitation et qualification –, au régime du discours hystérique – mise en question du savoir déjà là et contribution à la production d'un savoir nouveau – ou au régime du discours analytique – mise en fonction du désir de l'analyste en tant que « désir de savoir », vérification de l'acte analytique et convocation de la responsabilité de celui qui s'est autorisé à conduire des analyses.

Aussi, derrière une même pratique, même si cette dernière comporte des variantes selon les générations d'analystes, les pays et les styles des particuliers, il y a aussi une diversité de conceptions et, je présume, de doctrines, qu'elles soient explicites ou implicites. Ce n'est certes pas, dans notre champ, la seule pratique qui pose ce type de problèmes. Hormis la règle de l'association libre et le principe de « l'analyse, didactique », qu'est-ce qui ne donne pas lieu réellement à de pareilles oppositions et divergences ? Ne pourrait-on aller d'ailleurs jusqu'à dire de nous – analystes – ce que Franklin D. Roosevelt disait des économistes ? Je transpose : « Posez une question à quatre psychanalystes. Vous aurez six réponses : celles, chaque fois différentes, des quatre analystes, plus celle de Freud et celle de Lacan ! »

# 1

Partons à présent de l'idée très simple, et sur laquelle il me paraît facile de s'accorder : le principe du contrôle procède du souci

2. Je me réfère ici à l'une des définitions les plus élaborées du sens chez Lacan : « [...] le sens ne se produit jamais que de la traduction d'un discours en un autre » (« L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 480).

3. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 253.

4. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 235.

de la formation de l'analyste, souci constant chez Freud, même s'il ne le thématise qu'en 1927 dans *La Question de l'analyse profane* <sup>5</sup> en même temps qu'il en identifie et en relève les apories.

Au fond, la question fondamentale est celle-là même que Freud attribue à son « interlocuteur impartial » : « Dites-moi seulement comment et où l'on apprend ce dont on a besoin pour pratiquer la psychanalyse. » À quoi Freud répond par ce qui était déjà devenu le standard dans les instituts de formation en exercice (Vienne, Berlin, Londres) : « Les candidats sont pris eux-mêmes en analyse, reçoivent un enseignement théorique sous la forme de cours sur tous les sujets importants pour eux, et bénéficient du contrôle d'analystes plus âgés, ayant de l'expérience, lorsqu'ils sont autorisés à faire leurs premiers essais sur des cas assez faciles <sup>6</sup>. »

Du passage par ces trois piliers de la formation, il est attendu que le candidat accède à quoi ? À la saisie de la théorie de l'inconscient, à la maîtrise de « la technique délicate de la psychanalyse, art de l'interprétation, lutte contre les résistances et maniement du transfert <sup>7</sup> ». On voit bien que ce que Freud propose ici s'apparente davantage à un dispositif de « formation professionnelle » – même si ladite profession est un « art », une activité qui ne se réduit pas à la mise en œuvre et à l'application d'un savoir <sup>8</sup>, qui utilise une technique délicate et des tactiques en vue d'une finalité (stratégie) – qu'à une doctrine du contrôle <sup>9</sup>.

Il n'est donc guère étonnant qu'Helen Deutsch donne au contrôle le nom qui l'inscrira, au moins pour un temps, dans la

5. S. Freud, *La Question de l'analyse profane* (1927). J'utiliserai désormais la traduction française due à J. Altounian, A. et O. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, Gallimard, coll. « Folio bilingue », n° 113, 2003, p. 288.

6. *Ibid.*, p. 179.

7. *Ibid.*, p. 181.

8. On retrouve ici l'opposition classique des Grecs entre *epistémè* et *technè*. Ainsi Platon, montrant dans *Le Politique* en quoi la médecine ou la navigation sont du côté de la *technè*, au sens défini dans *Protagoras* : un savoir-faire spécifique à un objet et qui peut tenir compte des circonstances particulières.

9. C'est à dessein que je parle ici de doctrine et non pas de théorie du contrôle. La théorie est à venir, et son élaboration requiert plus que les témoignages des seuls contrôlants. En revanche, la doctrine est l'ensemble des principes qui orientent notre pratique du contrôle, qui détermine ce que nous attendons du dispositif du contrôle et de quelle manière nous atteignons les buts qui lui sont assignés dans la formation du psychanalyste.

logique du discours universitaire : « enseignement clinique en psychanalyse <sup>10</sup> » : « Nous proposons à nos candidats, grâce à une méthode que nous avons créée et mise au point, quelque chose qui correspond à une “propédeutique clinique” des branches médicales, soit une expérience pratique avec des patients sous la direction et l’enseignement d’un professeur, quoique, à la différence de la “propédeutique clinique”, force nous soit d’exclure la présence du patient <sup>11</sup>. »

Il apparaît bien que cette conception du contrôle – et, au-delà, la conception de la formation de l’analyste dont le contrôle n’est qu’un des volets – qui a dominé jusqu’à Lacan et qui, d’une certaine façon, continue de dominer dans les instituts de formation de psychanalyse a sa logique : celle du discours universitaire. En l’occurrence, l’analyste contrôleur – en tant qu’agent du discours – y fait semblant de savoir (S2) ; agi par l’institution – l’institut –, (S1) en position de vérité, il « forme » le candidat analyste, (a)studé, pour produire un analyste, peut-être compétent, mais surtout habilité et reconnu qualifié parce que conforme, voire formaté <sup>12</sup>.

De la pratique du contrôle qui s’en est instituée, et qui se poursuit encore aujourd’hui dans les instituts ipéistes, on peut certes construire la clinique, voire en élaborer la théorie, mais il faut reconnaître qu’elle ne prend appui et n’est orientée par aucun principe spécifiquement analytique.

Si telles ne sont pas notre conception et notre pratique du contrôle, il convient de se demander pourquoi, pour nous aussi, « le contrôle s’impose », même si c’est pour d’autres raisons et selon une autre orientation. C’est cela que j’appelle, pour ne pas la confondre ni avec la pratique effective du contrôle, ni avec la clinique qui s’en dépose ou la théorie qu’on peut en faire, une « doctrine du contrôle ».

10. H. Deutsch, « Analyse sous contrôle », art. cit., p. 86.

11. *Ibid.* H. Deutsch, elle, transgresse cette « limite », puisqu’elle considère qu’il lui est fort difficile de contrôler la cure d’un patient qu’elle n’aura pas vu au moins une fois ! Pas étonnant pour autant que, pour elle, il s’agisse dans le contrôle de « regarder l’inconscient du patient » par-dessus l’épaule du contrôlant.

12. On peut comprendre à partir du « savoir de la langue » pourquoi, sur le tard, Lacan prétendait n’avoir jamais parlé de formation de l’analyste, seulement de formations de l’inconscient.

## 2

Que Lacan ait appelé son mode particulier d'intervention dans la psychanalyse un enseignement, et ceux dont il reconnaît avoir assuré la formation ses « élèves », suffit à attester de l'importance que revêt à ses yeux la formation des analystes : « Le but de mon enseignement a été, et reste, de former des analystes », disait-il le 10 juin 1964, en ouverture du séminaire du jour qu'il consacrait à l'examen du transfert<sup>13</sup>. Sauf qu'il convient d'ajouter que cette formation des analystes, Lacan, comme Freud, ne l'envisageait pas exclusivement, voire principalement, comme une formation technique. Formation donc, peut-être à un métier, à une « profession impossible », mais aussi et surtout formation à une discipline (Freud) et formation à pouvoir occuper la place d'agent dans un discours tard venu : l'analytique. D'où l'insistance de Lacan sur le désir requis pour pouvoir occuper correctement cette place.

Cette formation comporte une double exigence : celle d'un rapport soutenu à la science, c'est-à-dire à la recherche – et cet aspect vaut autant pour Freud que pour Lacan, souvenons-nous du souci de Freud que l'application de la psychanalyse comme thérapeutique ne la fasse pas disparaître comme science : « Je veux seulement être sûr qu'on empêchera la thérapeutique de tuer la science<sup>14</sup> » –, et celle d'une implication dans le lien social, c'est-à-dire dans le système articulé des discours qui détermine l'existence et assure la survie de chacun des discours fondamentaux.

Dès lors, la contribution de Lacan à la problématique du contrôle comme dimension de la formation de l'analyste s'éclaire, de même que s'explique que ladite contribution puisse se décliner, *grosso modo*, en trois aspects :

- la critique et la rectification des standards de formation de l'IPA ;
- l'orientation d'une nouvelle pratique du contrôle – désinstitutionnalisée, cette fois –, pratique centrée sur le désir de l'analyste (*versus* contre-transfert) et sur l'articulation avec l'École à la fois comme institution et comme expérience ;

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 209.

14. S. Freud, Postface à *La Question de l'analyse profane*, *op. cit.*, p. 271.

– les retombées de la catégorie de discours de l'analyste, et surtout de l'expérience de la passe sur la notion et la pratique du contrôle.

### 3

Le premier point ayant été traité et de fort belle manière par mes collègues qui m'ont précédé dans ce séminaire <sup>15</sup>, je vais circonscrire le reste de mon propos aux deux derniers.

Je vous propose de partir du constat suivant : ce que Lacan pose comme « principe de doctrine », dans son « Acte de fondation » en 1964, est non pas le contrôle comme tel mais l'exigence que la section de l'École dont elle relève, celle dite de psychanalyse pure (« Praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, [...] la psychanalyse didactique »), « [n'arrêtera] pas [...] son recrutement à la qualification médicale, la psychanalyse pure n'étant pas en elle-même une technique thérapeutique <sup>16</sup> ».

Je dirai qu'en même temps que ce passage de l'« Acte de fondation » nous montre la parfaite congruence entre la position de Lacan et celle du Freud de *La Question de l'analyse profane*, il nous conduit au cœur de ce dont Freud s'est voulu le champion, à savoir « la spécificité de la psychanalyse et de son indépendance à l'égard de son application médicale <sup>17</sup>. »

La prise au sérieux de la spécificité de la psychanalyse implique donc de concevoir et de déterminer la formation la plus appropriée, ou, pour reprendre les termes mêmes de Freud, « la formation particulière dont il – le candidat analyste – a besoin pour la pratique de la psychanalyse <sup>18</sup> ».

C'est à cette question que répondent sans doute les trois sections de l'École, mais tout particulièrement les trois sous-sections de la Section de psychanalyse pure :

– doctrine de la psychanalyse pure ;

15. Je renvoie aux contributions tout à fait remarquables de Michel Bousseyroux (à paraître prochainement dans le *Mensuel*) et de Muriel Mosconi (publiée dans le n° 39 du *Mensuel* de l'EPFCL, janvier 2009).

16. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 231.

17. S. Freud, Postface à *La Question de l'analyse profane*, op. cit., p. 271.

18. *Ibid.*

- critique interne de sa praxis comme formation ;
- contrôle des psychanalystes en formation.

S'il est évident que pour Lacan le contrôle est l'un des piliers fondamentaux de la formation de l'analyste, on voit bien que ce n'est pas sans quelques flottements, indice peut-être de son attachement au principe du contrôle et de son désir d'en renouveler la pratique et d'en situer la fonction dans la formation assurée par une – son – École. La question n'est pas seulement : qui contrôle ? Surtout quand le didacticien est congédié et que l'expérience est ramenée à ce qu'elle est réellement, soit « la somme des conneries qu'on a faites ». La question est aussi : qui contrôle-t-on ? Et, à ce propos, il est remarquable que Lacan utilisera jusqu'à quatre expressions différentes rien que pour nommer celui qui « entre en contrôle » : « candidat en formation », « analysé en formation », « praticien en formation », « psychanalyste en formation <sup>19</sup> ».

Avec ce maître mot de formation, sans doute à rapprocher de l'expérience formatrice, de la « formation de l'esprit » de la tradition germanique – celle dont on trouve l'illustration dans les *Bildungsroman* – plutôt que de la moderne « formation professionnelle », quelle place pour le contrôle dans une École de psychanalyse ?

On peut avoir le sentiment, à une première lecture de l'« Acte de fondation », que la position de Lacan n'a rien de proprement subversif. En effet, le contrôle y appartient, comme dans les instituts, au dispositif traditionnel de formation des candidats à l'exercice de la psychanalyse, la volonté affichée par Lacan étant juste de rompre en la matière avec les critères d'entrée en contrôle en cours dans l'IPA dont il venait d'être exclu, pour en promouvoir de nouveaux « qui soient autres que de l'impression de tous et du préjugé de chacun <sup>20</sup> ».

D'où le renversement auquel aboutira Lacan dans la « Note adjointe » de 1971 : le contrôle n'est pas lié au moment où l'analysant est autorisé ou s'autorise à la pratique de la psychanalyse. Lacan l'associe davantage à l'engagement dans l'expérience et sur la base d'un constat qu'il convient de rappeler ici : « Il est constant que la psychanalyse ait des effets sur toute pratique du sujet qui s'y engage. Quand cette pratique procède, si peu que ce soit d'effets

19. J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 230-231.

20. *Ibid.*, p. 230.

psychanalytiques, il se trouve les engendrer au lieu où il a à les reconnaître <sup>21</sup>. » Et Lacan d'en conclure : « Comment ne pas voir que le contrôle s'impose dès le moment de ces effets, et d'abord pour en protéger celui qui y vient en position de patient <sup>22</sup> ? »

Ce patient n'est donc pas nécessairement un analysant ; patient voulant juste dire ici, me semble-t-il, l'autre du discours dont le contrôlant se trouve être l'agent.

Le problème du contrôle se pose donc chaque fois que le candidat, qui s'engage dans l'expérience et confie sa formation à l'École, exerce une activité professionnelle qui le conduit à prendre « une responsabilité si peu que ce soit analytique <sup>23</sup> », soit toute pratique « avec » ou « sous transfert ». Ce qui n'exclut pas grand monde !

Lacan y ajoute que ledit contrôle lui sera assuré dans le cadre de l'École, ce qui suppose tant soit peu un corps de contrôleurs, alors même que le choix de l'analyste est libre et que c'est le sujet « [qui autorise son] psychanalyste comme didacticien <sup>24</sup> ». En somme, ne restons-nous pas encore, malgré quelques déplacements, dans un contrôle institutionnalisé dans une École qui demeure elle-même, en grande partie, une institution ?

C'est avec le point 4 de la « Note adjointe » de 1971 (« De la psychanalyse didactique dans la participation à l'École ») que s'opère le renversement par quoi le contrôle vient réellement porter la marque de l'École au sens vrai, si je puis dire. Il me semble que c'est dans l'après-coup de cette « Note adjointe » que nous pouvons identifier et rassembler les éléments de doctrine nécessaires à fonder et à orienter la pratique du contrôle dans notre École.

#### 4

Le contrôle, donc, s'impose. Mais, en la matière, l'argument d'autorité ne saurait nous satisfaire, et *a fortiori* dans le cadre d'un séminaire d'École. Aussi faut-il essayer d'en établir et d'en décliner les raisons ; bref, dire : pourquoi ?

21. *Ibid.*, p. 235.

22. *Ibid.*

23. *Ibid.*, p. 230.

24. *Ibid.*, p. 234.

### **Raison éthique ?**

Au-delà de toutes les raisons possiblement assignables, il en est une que Lacan, me semble-t-il, privilégie et place au-dessus de toute autre. C'est ce que je propose d'appeler ici : raison éthique, en un sens large. Cette raison éthique comporte au moins trois faces.

Une première face pourrait être appelée ici « déontologique », au sens tout à fait plat d'une certaine morale professionnelle. Lacan situe en effet la nécessité du contrôle du souci premier, je l'ai évoqué plus haut, de protéger celui qui vient en position de patient, dans la pratique du candidat à la formation.

La deuxième face est liée à la première, dans la mesure où le candidat se trouve produire des effets analytiques, dans sa ou ses pratiques, avant même de les pouvoir reconnaître. Là se situe sa responsabilité de sujet, et un contrôle n'est pas de trop pour s'y repérer et pouvoir y faire face. La nécessité du contrôle est donc la nécessité propre au sujet, indépendante de toute demande ou tout vouloir de l'Autre, et relative à sa responsabilité de sujet, qu'en tant que praticien il prend à ses risques.

Enfin, la troisième face articule éthique et politique, d'engager, au-delà du praticien en formation, la responsabilité de l'École comme instance de garantie au regard du social. En effet, Lacan le souligne avec force : « L'École, ne saurait s'abstraire de cet état de choses désastreux, en raison même du travail qu'elle est faite pour garantir. C'est pourquoi elle assurera les contrôles qui conviennent à la situation de chacun, en faisant face à une réalité, dont fait partie l'accord de l'analyste <sup>25</sup>. »

C'est donc très clairement et sans états d'âme que Lacan évoque cette raison, dès lors autant politique qu'éthique, dans le discours du maître lui-même, invoquant le droit, le contrat et la possibilité de sa rupture en cas de « solution insuffisante <sup>26</sup> ».

Pour finir sur ce point, je dirai que cette raison éthique, sociale ou politique n'annule bien évidemment pas les autres. Mais quelles autres raisons y a-t-il, et comment les ordonner à la seule que Lacan ait daigné thématiquer ?

25. *Ibid.*, p. 235.

26. *Ibid.*

### Raison technique ?

Contrairement à Freud, à l'école hongroise ou à Helen Deutsch, il semblerait que la raison majeure mise en avant par Lacan pour affirmer la nécessité du contrôle n'est pas l'acquisition de compétences techniques, celle d'un savoir-faire ou d'une habileté. Ce qui ne veut nullement dire que quelque chose de cet ordre ne s'y transmet pas. Seulement, cette raison technique, pour ainsi dire, ne saurait ni fonder la pratique du contrôle, ni en constituer la finalité. Mais déjà chez Freud se rencontre la raison dite ici technique. En effet, la technique du déchiffrement, l'art d'interpréter, le maniement du transfert ou la direction d'une cure ne s'acquièrent pas par la seule expérience de la psychanalyse didactique. La difficulté devient plus grande et le paradoxe plus complet si l'on se souvient que cette technique a pu, au moins à l'époque héroïque de la psychanalyse, se transmettre sans et en dehors de l'analyse didactique <sup>27</sup> !

Helen Deutsch invoque quant à elle la nécessité du contrôle à une fin d'enseignement concret, celui de « montrer » et faire « éprouver » au candidat la diversité des types de résistance et de transfert. D'où le côté un peu rigide et bureaucratique du dispositif : « Les candidats doivent obligatoirement analyser quatre cas sous le contrôle de l'Institut. [...] Le candidat analyse généralement plus de quatre cas à l'Institut ; quoi qu'il en soit, mieux vaut analyser à fond un cas typique d'hystérie, de névrose obsessionnelle et de névrose d'angoisse, pour lui montrer les divers types de résistances et de transfert <sup>28</sup>. »

Pourtant, la même Helen Deutsch souligne dans le même article que « dans le cadre de la technique léguée par Freud, chaque individu a ses propres méthodes et ses propres variantes correspondant à sa personnalité. On doit de la même façon laisser le candidat se frayer une voie au travers des difficultés, et retenir ainsi la note personnelle dans son activité analytique. Initier le candidat contrôlé aux arcanes des vues incomplètes d'un seul, aux variantes techniques souvent précaires <sup>29</sup>, d'une nature purement personnelle,

27. Cf. les cas, exceptionnels il est vrai, de Karl Abraham ou de Siegfried Bernfeld.

28. H. Deutsch, « Analyse sous contrôle », art. cit., p. 89.

29. Sans doute une charge contre Ferenczi et l'école hongroise qui, obsédés par le contre-transfert et l'analysé chez l'analyste, ont érigé en principe que l'analyse de contrôle soit réalisée sous la responsabilité de l'analyste didacticien. *[Suite page suivante.]*

doit être considéré comme l'une des plus lourdes erreurs qu'un contrôleur puisse faire [...] <sup>30</sup> ». Ella Sharpe, citée par Moustapha Safouan <sup>31</sup>, sera, elle, plus radicale, de considérer que « la technique psychanalytique n'est jamais apprise ».

Pas étonnant donc que Lacan – dont on se souvient que le séminaire qu'il prononça sur *Les Écrits techniques de Freud*, en 1953 et 1954, fut davantage un travail sur les fondements de structure et la logique de l'expérience qu'une tentative de dégager et de codifier des règles techniques <sup>32</sup> à appliquer – ne s'en tienne pas à la transmission de la technique psychanalytique comme raison du contrôle.

D'ailleurs, tout le mouvement de son enseignement n'est-il pas allé contre, mettant au cœur, voire au chef de la formation du psychanalyste, l'acte et le désir de l'analyste ?

### **Raison épistémique ?**

S'il est une autre raison qu'il est impossible de négliger ou de taire, c'est bien la raison épistémique. Rappelons ici ce que Freud écrivait, en 1927, à propos de la cure psychanalytique elle-même : « Il y a eu dès le début une étroite union de la cure et de la recherche, la connaissance amenait le succès, on ne pouvait traiter sans apprendre quelque chose de nouveau, on n'acquerrait aucun éclaircissement sans en éprouver l'action bienfaisante. Notre procédé analytique est le seul dans lequel cette précieuse conjonction est conservée. C'est seulement quand nous pratiquons la direction de conscience analytique que nous approfondissons notre compréhension [...] de la vie psychique de l'homme. Cette perspective de gain scientifique était l'aspect le plus noble, le plus réjouissant du travail analytique ; avons-nous le droit de la sacrifier à telle ou telle considération pratique <sup>33</sup> ? »

Mais se profile, derrière, la question du contrôle assuré par l'analyste du contrôlant, ce qui n'est pas rare dans notre communauté. Ce qui ne pose rien de moins que la question – lorsque l'analyse se poursuit parallèlement au contrôle – de l'articulation des transferts : celui qui supporte le travail analytique et le « transfert de travail » en jeu dans le contrôle, pour autant que les relations ont beau être dissymétriques, le contrôlant devient le collègue du contrôleur.

30. H. Deutsch, « Analyse sous contrôle », art. cit., p. 88.

31. M. Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983, p. 59-60.

32. Contrairement à un Otto Fenichel, un Maurice Bouvet ou un Ralph Greenson !

33. S. Freud, Postface à *La Question de l'analyse profane*, op. cit., p. 279.

*Mutatis mutandis*, ce qui vaut pour la cure vaut également pour le contrôle s'il est correctement situé et apprécié. En effet, loin d'être ce dispositif d'enseignement pratique qui viendrait se surajouter à une « ineffable » analyse didactique ou personnelle, le contrôle fait partie intégrante de l'expérience clinique que le savoir référentiel de la psychanalyse théorise. Pour préciser un peu plus l'idée que je suggère, je dirai que le savoir qui s'acquiert dans l'expérience psychanalytique ne se réduit nullement à celui qui se dépose de l'analyse didactique pour l'analysant ou des cures qu'il dirige pour l'analyste qui pratique ; le contrôle est aussi un des lieux où quelque chose du savoir analytique s'élabore et s'apprend... et pas toujours du côté auquel on pense. Et peut-être même que le contrôleur y apprend plus que le contrôlé ! Telle semble en tout cas l'idée que s'en faisait Lacan en 1953 dans son « Discours de Rome » : dans les contrôles, le contrôleur « manifeste une seconde vue, c'est le cas de le dire, qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y montre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incommunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques <sup>34</sup> ».

\* \* \*

Je conclus. Que ni l'acte analytique ni le désir de l'analyste ne s'apprennent ne peut vouloir dire qu'une seule chose : l'essentiel de la formation de l'analyste, les ressorts principaux de la didactique – y compris le « désir de savoir » sans quoi le « désir de l'analyste ne saurait s'émanciper du "désir de soigner" » – sont à situer et à trouver du côté de l'analyse qui en permet sinon le contrôle en tout cas la vérification.

Il reste néanmoins que, si Lacan a pu définir la structure comme « ce qui ne s'apprend pas de la pratique <sup>35</sup> », il ne me paraît

34. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », art. cit., p. 253.

35. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 461. À la réponse, juste amorcée, à la question d'Anne Le Bihan, j'ajouterai ceci : la structure, celle « qui ne s'apprend pas de la pratique », n'est pas tant celle que l'on a pu tenir pour l'*analogon* de l'infantile freudien ; en l'occurrence, il s'agit de la topologie, en tant que « rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage » et de la logique en tant que « science du réel ».

pas insensé de penser que, en notre champ, il est aussi des choses qui ne s'apprennent justement que de la pratique.

S'il en est ainsi, le contrôle – avec et en même temps que le dispositif du cartel et l'expérience de la passe, qui en constituent à leurs façons des lieux privilégiés de son effectuation –, le contrôle donc, comme « contrôle de l'acte <sup>36</sup> » et fonction de relance du désir de l'analyste, s'impose d'autant plus comme contrôle d'École, et se diversifie dans ses formes.

Dès lors, et à moins de ravalier le contrôle au rang de rite d'initiation et d'en nier la fonction dans le rapport à l'École comme expérience, quelle raison justifie que l'on en réserve le devoir et l'usage aux seuls « candidats en formation » ?

36. C. Soler, « Quel contrôle ? », *Ornicar?*, n° 42, automne 1987-1988, p. 111.

Jean-Jacques Gorog

## La *dritte Person* \*

*Le dispositif du contrôle est très manifestement construit sur la place troisième, celle qui structure le mot d'esprit freudien, de la même façon que la passe, selon la précision de Lacan. Il redouble le principe même de l'inconscient discours de l'Autre. Quelques conséquences.*

Puisque j'ai choisi ce titre, commençons par ce qui en donne la raison, l'homologie du dispositif du contrôle avec la passe sous le chef du mot d'esprit :

« [Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person* <sup>1</sup> ?] Car il est clair que si tout acte n'est que figure plus ou moins complète de l'acte psychanalytique, il n'y en a pas qui domine ce dernier. La proposition n'est pas acte au second degré, mais rien de plus que l'acte psychanalytique, qui hésite, d'être déjà en cours <sup>2</sup> »,

dont il est dit que c'est la structure même de l'acte analytique.

Cela mérite quelques précisions et ces pages sont d'une lecture difficile. J'avance ceci d'emblée qui vaut probablement comme une évidence pour beaucoup, à savoir que le dispositif de la passe lui-même est pour une bonne part issu de la problématique du contrôle telle que Lacan le conçoit, pour une bonne part seulement, comme il l'indique expressément :

\* Intervention au séminaire École, Paris, 22 janvier 2009.

1. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », 6 décembre 1967, dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 265. Note de Lacan : « Ceci a été sauté lors de la réponse d'où les crochets dont je l'encadre ; j'indique là cette structure de ce que personne ne s'en soit encore aperçu [...]. »

2. *Ibid.*

« C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour nous dicter la proposition <sup>3</sup>. »

Pas de doute. La proposition est bien dans le fil du dispositif du contrôle. Lacan ne manque pas de rappeler l'avantage de cette particularité du dispositif :

« [...] la personne tierce qui est là au titre de ce qu'on appelle contrôleur entend mieux ce que l'analysant dont il s'agit a dit que celui-là même qui le rapporte <sup>4</sup>. »

Je ne peux pas résister au plaisir, au gain de plaisir peut-être, à évoquer ce passage du livre d'Élizabeth Geblesco, instructif sans aucun doute, où la question est abordée. Voici le passage qui je crois pourrait se passer de commentaire :

« J'avais eu le temps de lui demander si le fait que L. [son patient] parle de Lacan au cours de ces trois séances peut laisser penser que son inconscient sait que je parle de lui à Lacan ? Par rapport à Freud, l'enfant et la pièce d'or <sup>5</sup>. Réponse : "Certains sujets sentent un tiers dans l'analyse <sup>6</sup>." »

Soulignons l'équivoque de la réponse, que je prends pour un véritable mot d'esprit, si l'on veut bien se souvenir de l'ironie sévère de Lacan lorsqu'il est question du « sentir son analyste », et par ailleurs que, comme il ne cesse d'y insister depuis le début, il vaudrait mieux avoir l'idée que, dans toute analyse, le tiers est bien présent.

Mais je voudrais d'abord revenir sur la proposition que Lacan indique et qui a déjà été souvent commentée selon laquelle il serait toujours d'accord avec l'analyste débutant en contrôle. J'espère pouvoir montrer que ce n'est pas sans rapport avec la question de la *dritte Person*. Je rappelle la citation – il y en a deux en réalité et tout à fait contemporaines, l'une dans les conférences américaines de 1975 et l'autre dans le séminaire *Le Sinthome* :

3. *Ibid.*, p. 266.

4. Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique », 1971, Aix-en-Provence, interventions sur l'exposé de A. Didier et M. Silvestre, « À l'écoute de l'écoute », *Lettres de l'ÉFP*, n° 9, p. 168-182 : Lacan reprend vertement les auteurs sur la pratique d'un « intercontrôle » qu'ils prétendent questionner mais sans oser le critiquer.

5. S. Freud, *Nouvelles conférences*, Paris, Gallimard, 1936, la fin de la 30<sup>e</sup> conférence, « Le rêve et l'occultisme », p. 76-77.

6. E. Geblesco, *Un amour de transfert*, EPEL, 2008, p. 26.

« Moi, souvent, dans mes contrôles – au début tout au moins –, j’encourage plutôt l’analyste – ou celui ou celle qui se croit tel –, je l’encourage à suivre son mouvement <sup>7</sup>. »

« Il y a deux étapes. Il y a celle où ils sont comme le rhinocéros. Ils font à peu près n’importe quoi, et je les approuve toujours. Ils ont en effet toujours raison. La deuxième étape consiste à jouer de cette équivoque qui pourrait libérer du sinthome <sup>8</sup>. »

Je crois, d’une part, qu’il conviendrait de ne pas oublier qu’il existe cette deuxième étape et, d’autre part, que cette façon de faire de Lacan est souvent contredite dans les faits, ne serait-ce que dans l’exemple que Guy Clastres nous a fourni l’autre fois – j’en ai par ailleurs trouvé beaucoup d’autres dans les divers témoignages publiés.

Mais d’abord je voudrais revenir à quelques notations sur la conception du contrôle de Lacan, ce qu’il en dit, au-delà des extraits – nombreux – de cas qu’il signale comme empruntés à des contrôles <sup>9</sup>. C’est ainsi qu’on peut tenter de répondre à la question de ce qu’il entend par cet encouragement systématique et qui ne me paraît pas contradictoire avec bien des indications qui semblent pourtant aller dans un tout autre sens.

Ainsi, le rapport du contrôle avec, d’une part, l’acte analytique et, d’autre part, la *dritte Person* est manifeste dès le discours de Rome, même s’il se limite ici à la place de la parole dans le dispositif :

« [...] l’analyse consiste précisément à distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes dans la situation analytique, entre lesquelles il est de règle de se poser la question qui est de base en toute matière d’hystérie : où est le *moi* du sujet ? Ceci admis, il faut dire que la situation n’est pas à trois mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie, et tellement qu’à n’en pas tenir compte il est impossible d’articuler quoi que ce soit qui ait un sens à l’endroit d’une névrose obsessionnelle.

Aussi bien est-ce par le médium de cette structure où s’ordonne tout transfert, qu’a pu se lire tout ce que nous savons de la structure des

7. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines : Columbia University Auditorium School of International Affairs », 1<sup>er</sup> décembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, p. 46.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

9. Comme quoi le contrôle enseigne bien le contrôleur.

névrosés. De même que si le truchement de la parole n'était pas essentiel à la structure analytique, le contrôle d'une analyse par un analyste qui n'en a que le rapport verbal, serait strictement impensable, alors qu'il est un des modes les plus clairs et les plus féconds de la relation analytique (cf. le rapport <sup>10</sup>) ».

On le voit, la distinction du moi et du sujet suffit à combattre le caractère duel de la relation, dès qu'on y ajoute l'analyste. Je ne reviens pas ici sur le bridge analytique qui, en effet, oblige à compter jusqu'à quatre, à condition que le quatrième veuille bien se contenter d'être mort.

Le tiers dans l'analyse est constamment sous-estimé avec le préjugé tenace qu'on devrait parler de soi dans une analyse. Ce n'est pas ce que dit la règle fondamentale, mais l'idée de l'introspection à la vie dure. C'est ainsi qu'interroger un analysant sur le point de vue de l'Autre, voire sur le point de vue que l'Autre a sur un troisième et ce qu'il en dit précisément, ou ce qu'il croit que l'Autre vise, etc., est à la fois d'évidence et sans cesse arrêté trop tôt dans sa course. Qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre ne veut pas dire qu'il ne faut pas vérifier cette inexistence et qu'on ne craigne pas trop la mise en abyme parce qu'elle tourne court très vite, à l'instar de la famille : voyez la difficulté qu'il y a à seulement suivre le lien de parenté au-delà de deux générations. Ajoutons-y ce que le contrôleur apprend pour sa propre gouverne dans la conduite des cures, il donne parfois des indications qu'il serait bien avisé de suivre lui-même.

Il existe ainsi des analyses ou des bouts d'analyse tout entiers menés sur un dialogue avec l'Autre, centrés sur le cas que le sujet fait de la parole de l'Autre, de ce dont l'Autre se plaint et de ce qui lui est répondu, au point qu'on puisse parfois se retrouver à une place étrangement proche de celle du contrôle. Il convient donc de bien se pénétrer de l'idée que c'est au moins pour une part ce que veut dire la formule « l'inconscient est le discours de l'Autre ».

Pour pouvoir néanmoins faire cette distinction entre contrôle et analyse, il est une nécessité en quelque sorte préalable qui pour nous peut sembler aller de soi, mais ce n'est pas le cas, au moins pour tous ces élèves de Freud que Lacan combat. Le contrôle s'exerce sur le

10. J. Lacan, « Discours de Rome et réponses aux interventions » (1953), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 145.

sujet en analyse dont vient parler l'analyste en contrôle – évitons la facilité du « contrôlant », correcte pourtant mais qui ici accentuerait le malentendu avec l'analysant – et non sur les états d'âme, les effets d'angoisse que produirait cette cure sur l'analyste en contrôle. Tout l'effort de Lacan va dans le sens de ce *distinguo*. C'est le sens de la critique constante du contre-transfert, lequel s'intéresse davantage à l'état de santé de l'analyste plutôt qu'au discours de son patient, discours qui dans le contrôle prend toute sa mesure. Le contrôle ne vise pas le renforcement du moi de l'analyste venu, pourquoi pas, chercher quelque confort. Mais pas davantage dans l'analyse, peut-on dire, puisque c'est l'effet sujet qui en est attendu. Or, il me semble qu'il y a lieu de maintenir ici ce qui dans le contrôle ne se franchit pas : il s'agit dans son principe de l'acte de l'analyste et de l'effet sujet sur l'analysant.

C'est pourquoi je conteste fortement la sorte d'équivalence qu'il y aurait dans la pratique de Lacan entre l'analyse et le contrôle. De ce qu'on puisse passer de l'un à l'autre (du contrôle au divan) avec une relative facilité, voire dans une même séance, il ne faut pas en déduire que les opérations soient identiques. Il est vrai qu'il s'agit dans les deux cas de l'acte analytique, mais, en ce qui concerne le contrôle, l'acte impliqué est d'abord celui de l'analyste en contrôle et non celui du contrôleur. C'est déjà une première réponse à l'encouragement dit du rhinocéros, nettement marquée à l'analyste en herbe que l'acte restera quoi qu'il en soit à sa charge.

Je me souviens d'une présentation à Sainte-Anne où le patient, avant l'hospitalisation, était en analyse avec quelqu'un qui assistait à la présentation. Lacan établit le diagnostic de psychose, selon son habitude avec une formule du type « c'est foutu », et l'analyste propose donc, une fois que le patient sera sorti de l'hôpital, d'en rester là avec l'analyse, à quoi Lacan réagit vivement, donnant ainsi une idée de ce qui constitue à ses yeux l'éthique du psychanalyste, lui disant avec un de ces sourires dont il avait le secret : « Vous l'avez, vous vous le gardez. »

La première interprétation du contrôleur pourrait se formuler ainsi, paraphrasant « L'étourdit » : « Je ne te le fais pas faire », pour mettre l'accent sur l'acte, mais c'est une façon de dire, puisque dire est un acte, et il faudrait dire plutôt : « Je ne te l'ai pas fait dire (ou

faire) là où tu officiais ». Au second temps, lorsque ceci est acquis, on peut arriver à cette opération qui consiste à considérer l'acte de l'analyste comme celui d'un analysant cette fois, puisqu'il parle, et quoique ce soit ce dont il parle, il articule une demande dès lors interprétable, et cette demande concerne un acte, reversé par là même au compte du signifiant.

Dans le contrôle, l'analyste en contrôle doit répondre de son acte, soit de sa parole interprétative, de sa scansion, etc. Seul l'analyste dans l'analyse doit répondre de son acte. Pour ce qui est de l'analysant, à l'acte suspendu lorsqu'il est sur le divan il est tout de même invité à répondre quand il le quitte. À chaque séance mais aussi lorsqu'il devient analyste, problème que le séminaire *L'Acte analytique* traite avec soin.

C'est ainsi que je vois un encouragement au contrôle avec la responsabilité qu'il fait valoir, de même nature, par exemple, que ce qui avait été formulé aux psychiatres, que Lacan tançait vigoureusement sur le fait d'être davantage préoccupés par leur analyse personnelle que par leur travail d'écoute à l'hôpital <sup>11</sup>. Assumer la responsabilité de son acte me semble donc un des éléments décisifs de la réponse adaptée au rhinocéros.

Il est clair qu'analyse et contrôle peuvent aussi venir en opposition. Il peut se produire une sorte de télescopage tel que l'une et l'autre viennent en opposition, par exemple lorsque le contrôle devient un prétexte pour évoquer son propre cas, que l'analyste en contrôle le sache ou non, sous couvert d'un autre, visant à établir ce que justement le dispositif de la passe est destiné à réaliser.

Mais poursuivons un peu avec le Lacan du début de son enseignement :

« Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours implique de dons impénétrables, ne trouveront pas mieux pour en rabattre qu'à se référer au succès des contrôles mêmes qu'ils subissent. Du point de vue du contact avec le réel, la possibilité même de ces contrôles deviendrait un problème. Bien au contraire, le contrôleur y manifeste seconde vue, c'est le cas de le dire, qui rend

11. « [...] le psychiatre s'occupe de moins en moins de ce qu'on appelle le malade, en général. Il s'en occupe de moins en moins, parce qu'il est tout occupé à sa formation psychanalytique » (« Conférence sur la psychanalyse et la formation du psychiatre », 10 novembre 1967).

pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y montre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incommunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques.

La raison de cette énigme est que le contrôlé y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qu'implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de *supervision*), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyste n'exprime que très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au-delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne le jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin <sup>12</sup>. »

Je note d'abord l'intérêt que le contrôleur peut aussi trouver dans l'exercice du contrôle <sup>13</sup> – ce point mériterait quelque complément –, à condition qu'il laisse ses dons de seconde vue au placard, soit qu'ici comme dans l'analyse le savoir soit du côté de celui à qui il est offert de parler.

Ensuite cette phrase remarquable qui précise déjà en quoi l'analyste en contrôle cette fois peut bénéficier de l'opération, puisque le contrôle ne lui montre rien d'autre que la position du

12. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 252-253.

13. Je passe sur la critique du terme « contrôle » qu'il conserve puisque c'est celui qui a prévalu en France, mais « supervision » n'est pas meilleur malgré les apparences, l'ensemble de mon propos tente de le montrer. Il le rappelle encore à l'intention des Américains : « [...] cette fameuse supervision de tout à l'heure que, plus simplement, nous appelons en français un contrôle (ce qui ne veut pas dire, bien sûr, que nous croyons contrôler rien) ».

psychanalyste lui-même, celle qu'il qualifie de « subjectivité seconde ». Lacan s'amuse du terme de supervision pour brocarder « l'objet au-delà de la parole du sujet », l'objet étant la parole du sujet et non ce qu'il y a derrière ses propos, l'inconscient lacanien surgissant des mots et non derrière eux. Il rectifie par là la visée de l'attention flottante superbement qualifiée de « diffuse ».

Je passe, c'est le mot, sur ce qu'il s'agit de contrôler, un sujet que son acte dépasse, qui paraît dans la même intervention que celle où est évoquée la *dritte Person* :

« C'est là qu'un contrôle pourrait sembler n'être pas de trop, même s'il en faut plus pour nous dicter la proposition.

C'est autre chose que de contrôler un "cas" : un sujet (je souligne) que son acte dépasse, ce qui n'est rien mais qui, s'il dépasse son acte, fait l'incapacité que nous voyons fleurir le parterre des psychanalystes : [qui se manifestera devant le siège de l'obsessionnel par exemple, de céder à sa demande de phallus, à l'interpréter en termes de coprophage, et ainsi, de la fixer à sa chiasse, à ce qu'on fasse enfin défaut à son désir <sup>14</sup>.] <sup>15</sup> »

La phrase a déjà été commentée mais mérite qu'on s'y attarde. On retrouve ici le problème de l'écart entre l'acte du psychanalyste et l'acte manqué, central pour ce qui nous intéresse ici et, faut-il le rappeler, central également dans le séminaire *L'Acte analytique*.

Au « contrôle de l'acte », l'expression n'implique-t-elle pas pour l'acte le statut même de l'acte manqué ? Celui-ci s'interprète, au contraire de l'acte, ce qui veut dire, puisque c'est le propre de l'interprétation, faire valoir que cet acte dépasse le sujet – comment ? L'une des façons est de jouer de l'équivoque <sup>16</sup> –, et donc nous nous demandons à propos de l'acte de l'analyste en contrôle, lorsqu'il est évoqué dans le contrôle, dans quelle mesure s'il s'interprète il n'est pas alors, de fait, traité comme un acte manqué. Si au contraire il « dépasse » son acte, l'analyste, au sens où il prétendrait le calculer, l'anticiper, ne pourrait le faire qu'en fonction de préjugés et aboutir à ce

14. Note 1 de J. Lacan : « Même remarque qu'auparavant. Ajoutons que c'est là de quoi donner un autre poids au réseau dont on s'agitait en ce débat » (« Discours à l'École freudienne de Paris », art. cit., p. 266).

15. *Ibid.*

16. Si on veut, l'exemple de Geblesco plus haut cité.

que Lacan appelle « l'incapacité », du psychanalyste comme de l'analysant qui en subit les effets – suit l'exemple de la névrose obsessionnelle...

Une expérience minimale du contrôle suffira à s'en assurer à partir de formules bien fréquentes du type : « Je ne sais pas ce qui m'a pris... », et où de façon paradoxale il s'agit d'expliquer en fonction du contexte que c'était bien ce qu'il fallait faire.

On peut rapprocher ce point de l'accent mis sans cesse par Lacan sur le « ne pas comprendre trop vite », précisément comme ce à quoi sert le contrôle ; en voici deux :

« Combien de fois ne l'ai-je pas fait observer à ceux que je contrôle quand ils me disent – *J'ai cru comprendre qu'il voulait dire ceci, et cela* – une des choses dont nous devons le plus nous garder, c'est de comprendre trop, de comprendre plus que ce qu'il y a dans le discours du sujet. Interpréter et s'imaginer comprendre, ce n'est pas du tout la même chose. C'est même exactement le contraire. Je dirais même que c'est sur la base d'un certain refus de compréhension que nous poussons la porte de la compréhension analytique <sup>17</sup>. »

« Je le dis souvent aux personnes que je contrôle – faites surtout bien attention à ne pas comprendre le malade, il n'y a rien qui vous perde comme ça <sup>18</sup>. »

Enfin, une autre notation où le contrôle est évoqué me paraît donner une indication précieuse sur l'usage qu'il conviendrait d'en faire. Cette fois, c'est au début de *L'Angoisse*, dont le contexte, si on croit Lacan, est qu'il n'ignorait pas que sa réadmission à l'IPA serait refusée, c'est-à-dire qu'il préparait déjà une suite institutionnelle. Il rêve d'un séminaire qui soit comme le contrôle, où il n'y aurait qu'à ajouter un quelque chose, un peu de chose mais décisif, l'interprétation minimale, de façon à réduire tout ce qui pourrait relever de la suggestion, et thématifiée du point de capiton à l'équivoque, « qui donne du sens à ce que vous croyez savoir » :

« [...] ce Séminaire lui-même pourrait se concevoir dans la ligne, dans le prolongement de ce qui se passe par exemple dans un contrôle, où

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 87, p. 109.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Seuil, 1978, p. 109.

c'est ce que vous sauriez qui serait apporté, et je n'interviendrais que pour donner l'analogie de l'interprétation, à savoir cette addition moyennant quoi quelque chose apparaît, qui donne du sens à ce que vous croyez savoir, et fait apparaître en un éclair ce qu'il est possible de saisir au-delà des limites du savoir <sup>19</sup>. »

Que ce soit un rêve à l'endroit du séminaire n'est pas douteux, quoique le rêve soit tenace, et j'en veux pour preuve ce qu'il m'a dit après m'avoir demandé ce que j'avais pensé de son dernier séminaire, une fois quelque borborygme proféré en réponse : « Du remplissage, il n'y a que la dernière phrase, le dernier mot qui compte, le reste... » Suivi d'un geste éloquent pour dire que toute l'élaboration ne vaut que pour sa fin.

Mais je reviens sur ces quelques pages ici pour qu'on voie bien ceci : ce qui empêche le séminaire de se limiter au dernier mot convient assez bien au contrôle. Contrôle qui ne peut, pour les mêmes raisons, se cantonner à l'éclair. C'est qu'il faut d'abord revenir sur les préjugés de la théorie analytique elle-même que Lacan n'a pu nettoyer qu'en partie, ce qu'il désigne un peu plus loin du « faire-comprendre <sup>20</sup> ». Or le contrôle au titre d'une formation ne peut s'y soustraire. Ce n'est pas du tout un hasard que Lacan prenne ces précautions oratoires au moment où il s'engage dans l'étude d'un concept transstructural comme l'angoisse, auquel il ajoute aussitôt le débat clinique qui, on le sait, se pose de façon aiguë dans tout contrôle. Nous avons le même problème dans l'étude de cette année dudit dépressif.

La structure du mot d'esprit qui préside à l'acte analytique est immédiatement lisible dans le dispositif du contrôle là où elle est couverte d'un voile dans la séance d'analyse. Or ce voile est un élément essentiel du discours analytique et l'analyste veille à son maintien le temps de la cure.

L'interprétation du transfert, matériellement, telle qu'elle est décrite à l'occasion du *Banquet* <sup>21</sup>, est construite sur ce que Socrate aurait dû dire au second (Alcibiade) quant au troisième (Agathon), ce que serait un contrôle si Socrate avait eu l'idée de s'adresser à Lacan.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 26.

20. *Ibid.*, p. 27.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, chapitre II.

Le fait de mettre le doigt sur ce qu'est, ou ce que devrait être, l'acte analytique lors du contrôle participe sans doute pleinement de l'acte analytique, mais à la différence de la cure ôte dans une certaine mesure le voile imaginaire nécessaire à la poursuite de l'analyse dans une pratique lacanienne.

C'est que, quel que soit l'état d'avancement de la cure de l'analyste en contrôle, le contrôleur s'efforce de contribuer à effacer le poids de l'être de cet analyste – de façon à dégager de sa gangue ce que Lacan appelle désir de l'analyste – pour qu'il vienne à la place qu'il faut devant ce qui fait la division de son patient.

Françoise Lespinasse

## Une formation orientée par la passe \*

Toutes les scissions de la psychanalyse en France se sont faites à partir de la question de la formation des analystes. Depuis 1953, en passant par 1963 et d'autres, jusqu'à 1998 et la création des Forums, puis de l'EPFCL. Quel est donc cet enjeu autour de la formation des analystes, si ce n'est celui de l'acte analytique ? Il n'y a pas L'analyste comme il n'y a pas La Femme. Pas d'être de l'analyste, métier impossible selon Freud, « savoir dont les psychanalystes sont les dépositaires et dont ils ne peuvent s'entretenir », pour Lacan. C'est donc ce que serait faire fonction d'analyste, le rapport à la psychanalyse et ses mésusages, ses déviations, dont il est toujours question dans les différentes ruptures historiques du mouvement analytique.

D'où, si les analystes reculent devant le fait de se recruter sur l'inconscient, comme le constate Lacan, ces dissensions sur la nécessaire formation que peut garantir un groupe analytique (société, association ou école) pour qui voudrait se risquer à faire fonction d'analyste.

**Premier point** posé par Freud : faire le chemin d'une analyse. Encore faut-il dire que, pour Freud, celle-ci était quasiment de structure interminable, infinie. Je me réfère ici bien sûr au texte « Analyse finie, analyse infinie » et à cette butée qui faisait, pour lui, impasse à la terminaison de la cure, à savoir le complexe de castration. D'où, pour Freud, la nécessité que l'analyste retourne régulièrement sur le divan. Lacan, lui, va sortir de cette impasse en posant une fin possible à l'analyse : « l'analyse, didactique », puisqu'il y a acquis de savoir. Et pour contrer la pente des analystes à s'autoritualiser, il transpose l'idée d'un retour régulier au divan par ce qu'il tiendra

\* Intervention au séminaire École, Paris, 12 février 2009.

lui-même magistralement toute sa vie, à savoir un enseignement, la transmission de la psychanalyse, qui lui fait se remettre en position d'analysant. Comme il le dit au congrès de Strasbourg, en 1976 : « Qu'on s'autorise d'être analyste, c'est à la portée de bien du monde pourvu qu'on en ait pratiqué une certaine expérience. [...] quant à moi, j'en suis encore réduit à faire l'analysant. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que j'ai trouvé pour ça un alibi : je fais de l'enseignement. » Il s'agirait pour celui qui se déclare analyste de (re)faire sa passe par la transmission du savoir analytique, dans un nouage entre le travail théorique qui viendrait contrer le « je n'en veux rien savoir » de chaque sujet ainsi que l'horreur de son acte, et la situation analytique et son « je ne pense pas » du côté de l'analyste.

**Deuxième point** accepté par toutes les écoles ou groupes psychanalytiques : la nécessité du contrôle, qui, lui, fait étrangement consensus même si la forme et les buts des pratiques varient, comme le souligne Colette Soler dans la présentation du séminaire.

**Troisième point** : la formation théorique. On sait que Freud n'hésitait pas à proposer à ses patients la lecture de ses textes. Il n'y a jamais eu un empêchement au travail de la cure. Ce ne sera pas le cas pour l'IPA qui se dit son héritière, où certains analystes n'autorisent la lecture des textes théoriques qu'à partir d'une certaine avancée de la cure. Cela fait quasiment partie d'une initiation réservée à quelques-uns et au moment choisi par leurs maîtres. L'accès à la formation théorique est réglementé ainsi que tout le cursus de l'impétrant analyste, ce que Lacan moquera sous le terme d'escabeau. Il en sera tout différemment dans l'école de Lacan, où le retour à Freud, le retour aux textes de Freud, prend toute son importance et sa nécessité dans la formation. Ce n'est bien sûr pas un hasard si le choix du titre de la revue de son école sera *Scilicet* : il est permis de savoir. Et la docte ignorance de l'analyste en acte n'a rien à voir avec le « ne rien savoir » de qui penserait pouvoir s'affranchir de l'étude continue et précise des textes.

D'ailleurs, si Lacan invente le cartel, lieu bien particulier d'élaboration d'un travail théorique personnel, c'est aussi pour contrer une formation qui serait faite sur le mode du discours universitaire

– celui-ci étant pour autant de rigueur dans une formation professionnelle. Mais, avant tout, Lacan a voulu que ceux qui se forment dans son école, échappent, autant que faire se peut, aux identifications, aux maîtres – comme l'IPA parle d'identification à l'analyste en fin de cure –, à la stérilisation des esprits par soumission à la pensée Une. En mettant en place le cartel, qui est une invention psychanalytique, il avait ce désir que le savoir circule, se crée, se discute ; que chacun se forme au contact de l'autre, avec son cheminement propre et qu'il en résulte des travaux pouvant enrichir une communauté d'école. Dans le « Discours à l'EFP », il s'interroge : « Et pourquoi n'a-t-on jamais vu d'invention de jeune en psychanalyse <sup>1</sup> ? »

C'est sans doute pour les mêmes raisons qu'il va offrir à ces jeunes – et je ne parle pas là de l'âge biologique, mais comme Lacan le dit dans le séminaire *L'Éthique...* : « Ce jeune qui s'installe dans sa fonction d'analyste, c'est ce que je pourrais appeler son squelette, qui fera de son action quelque chose de vertébré <sup>2</sup> », c'est à ce jeune-là qui au virage de sa formation passe à l'analyste qu'il va offrir la passe.

C'est donc le **quatrième point** que je vais essayer de développer : l'invention de la passe est-elle formatrice ? La formation de l'analyste, dans une école orientée par la passe, en est-elle changée ? L'expérience de la passe a-t-elle des effets sur celui qui s'y risque, sur sa formation, sur son lien à l'école, à la transmission de savoir... et, plus radicalement, sur son rapport à l'acte analytique ?

Quand Lacan offre le dispositif de la passe à son école pour éclaircir ce qui peut passer dans la tête de quelqu'un après avoir su à quoi il a réduit son analyste, à la fin de la cure, de vouloir se mettre à cette place-là, il attend un savoir qu'il veut communicable à tous, y compris les autres groupes analytiques. Il a l'intuition, il fait le pari que, de cette invention, peut ressortir un savoir qui doit intéresser quiconque s'interroge sur la formation de l'analyste, sur le passage à l'analyste et sur l'acte analytique lui-même.

La passe est une épreuve dans laquelle s'engage le passant à ses risques et périls. Il s'agit de faire de son témoignage une « bonne

1. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 271.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 226.

histoire » que les passeurs vont répéter à d'autres (le cartel de la passe) au risque de les faire rire. Dans le « Discours à l'EFPP », Lacan insiste sur la structure de la passe qui s'apparente au trait d'esprit : « Simplement, je décolle de ma proposition assez pour qu'on sache que m'amuse qu'échappe sa minceur, laquelle devrait détendre même si l'enjeu n'est pas mince. Je n'ai avec moi décidément que des Suffisances à la manque, à la manque d'humour en tout cas. [Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*<sup>3</sup> ?] »

Le témoignage – outre une démonstration logique – recèle quelque chose qui serait de l'ordre d'une formation de l'inconscient : un mot d'esprit, un lapsus, un rêve qui a fait trébucher le sujet, qui lui a permis de faire un pas de côté avec le changement radical qui s'en révèle dans l'après-coup. Et c'est au bout du compte ce mot d'esprit qu'il va s'offrir à colporter *via* les passeurs. La sortie du pathos et d'une certaine *jouis-sens* se mesure à l'*hystorisation* que peut faire le passant de son analyse tout en transmettant aux passeurs l'insu de l'effet comique qui devrait en résulter. C'est non pas d'un savoir déjà là qu'il va témoigner mais d'un savoir qui va se constituer, se déduire pendant son témoignage. C'est là la surprise, cet effet de dévoilement que parler à des passeurs produit.

C'est en cela que la passe devient et est réellement une expérience neuve. Il y a là quelque chose à transmettre qui n'était pas forcément su, articulé, mais qui est un savoir déposé qui se déplie, se construit. Ce pas de côté par rapport à la cure que provoque le fait de s'adresser aux passeurs, fait que des éléments de son analyse vont se révéler (au sens photographique du terme), s'organiser, provoquant des moments d'étonnement, d'amusement, d'éclaircie, voire de saisissement. Le fait de rendre compte de son procès analytique à d'autres supposés être dans ce temps de la passe fait se ramasser des éléments épars qui peuvent d'ailleurs provoquer ce sentiment d'étrangeté amusée, dans une sorte de court-circuit comique : comme un trait d'esprit qui fait entrevoir au passant une certaine logique qui était jusqu'alors inaperçue.

Dans la passe, le sujet est non pas dans l'association libre mais dans la transmission d'une expérience. De fait, dans ce discours, les

3. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », art. cit., p. 265.

choses s'ordonnent, s'articulent non pas à partir d'un savoir pré-digéré dont le passant voudrait faire preuve, ni dans une association libre qui jouirait encore du sens, dans une chaîne infinie de signifiants, mais plutôt dans un nouage entre l'intime et l'extime. Le temps ramassé du témoignage provoque comme des zooms de l'objectif, d'où peuvent apparaître, en se laissant entendre ou voir – en un instantané <sup>4</sup>, comme l'écrit Colette Soler –, les traits les plus subjectifs du passant. Je me fais objet de recherche de ma propre expérience et je la transmets à d'autres, tel pourrait être le propos du passant. Comme le dit Érik Porge, « le témoignage est un don, un don particulier, celui d'un savoir insu, qui fait limite au sens <sup>5</sup> ».

Cette expérience est tout à fait singulière par rapport au travail analytique. Là où, dans la cure, le sujet est dans l'analyse élément par élément, du fait de l'association libre, dans la passe, il s'agit davantage de ramasser les éléments. Dans la cure, la règle est l'association libre sous transfert, alors que, dans la passe, c'est un discours de transmission à un autre, le passeur supposé se trouver lui-même dans le temps de la passe.

En poussant la comparaison, j'avancerai que la cure est plutôt du côté de la diachronie, entendue comme « description évolutive, évolution temporelle », alors que la passe relèverait de la synchronie – telle que définie par Ferdinand de Saussure : « Rapports logiques reliant des termes coexistant et formant système » ; la définition du Robert ajoute que « la synchronie est une abstraction méthodologique destinée à l'étude des structures et des fonctions », ce qui serait éventuellement ce que le cartel de la passe est en droit de rechercher dans un témoignage. Dans « La direction de la cure », Lacan avance : « L'interprétation, pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes, doit introduire dans la synchronie des signifiants qui s'y composent, quelque chose qui soudain rende la traduction possible, – précisément ce que permet la fonction de l'Autre dans le recel du code, c'étant à propos de lui qu'en apparaît l'élément manquant <sup>6</sup>. »

4. C. Soler, « Une par une », dans *Retour à la passe*, 2000, p. 431.

5. É. Porge, « Nommer quoi ? À propos de la nomination dans la passe », *Essaim*, n° 11, *Formations des analystes, Transmission de la psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2003, p. 39.

6. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 593.

Le discours du passant serait du côté de l'interprétation qu'il peut donner de son expérience analytique. Il se trouve analyste de sa propre expérience. Ce qu'il a à transmettre se situe au-delà des effets thérapeutiques, du côté de ce que l'analyse a enseigné du sujet à lui-même et de ce qu'il en est de son rapport à la cause analytique, de ce virage d'où il a pu s'autoriser à faire fonction d'analyste. Là même où il y a de l'intransmissible, faire apparaître en creux cet obscur objet qui cause son désir.

Pour Lacan, la passe est un « mode d'enquête », comme il le dit dans le texte de 1973, « À propos de l'expérience de la passe et de sa transmission ». Il parle aussi de l'analyse comme d'un procès. Dans la passe, il y a à témoigner. Tous ces termes ont une connotation judiciaire et juridique. Mais là, pas de procédure d'appel parce que, quelle que soit la réponse donnée, « il n'y [a] pas d'Autre de l'Autre (de fait) ni de vrai sur le vrai (de droit) : il n'y a pas non plus d'acte de l'acte, à vrai dire impensable <sup>7</sup> », comme le pointe Lacan dans le « Discours à l'EFP ». Juste une lettre qui a trouvé son destinataire ou bien qui s'est égarée dans les méandres de l'acheminement – et cette situation n'est, peut-être, pas la pire parce qu'elle vérifie qu'il y a toujours du malentendu, de la contingence, et que l'école ne saurait être mise en place d'idéal du moi ou de grand Autre. Elle renvoie le passant à sa solitude de s'être autorisé de lui-même, toujours sur la brèche d'un éventuel sentiment d'imposture qui le pousse à travailler les questions théoriques et à exposer ses élaborations de savoir aux remarques des autres, et à la vérification que, de cela, de son acte, il n'y a pas de garantie. Et d'ailleurs, dans la passe, quelque chose de l'appel à la garantie de l'Autre, à la nomination par l'Autre a dû chuter pour que le désir singulier du sujet en sorte renforcé. Cela a des effets sur la terminaison de la cure mais aussi sur la transmission de la psychanalyse et le rapport à l'école.

Le passant, donc, se fait en quelque sorte l'avocat de sa cause. Ce dont il témoigne, c'est d'une certitude intime, et il va vouloir en convaincre les passeurs. Pourtant, il faut aussi un certain « lâcher prise » pour pouvoir laisser passer ce dire à d'autres, au cartel, par le biais des passeurs. Il y a, à la fois, du vouloir convaincre, transmettre

7. J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », art. cit.

mais aussi du lâcher, comme l'analysant a dû lâcher le versant agalmatique de la cure qui s'est réduit à si peu de choses. Lâcher son amour de la vérité, dans la prosopopée : « Moi, je parle », en donnant aux passeurs à porter au cartel son témoignage. Pouvoir consentir à confier une lettre à d'autres, sans se soucier de savoir si elle touchera un destinataire, si elle s'égarrera ou si elle fera « malentendu ». Il y a là une mise en tension entre ce désir de faire savoir à quels changements de perspective l'analyse a mené, d'en convaincre les passeurs, et un nécessaire « lâcher » de ce qui adviendra de son témoignage.

Ce « lâcher prise » n'est possible que si un point a été justement atteint où il n'y a plus d'Autre de l'Autre et de vrai sur le vrai. Lors des assises de l'EFF, en janvier 1969, le jury d'accueil à l'assemblée générale notait : « Car s'il y a quelque chose à respecter, c'est bien ce moment de la passe où, toutes les idéologies ayant fait long feu, c'est l'idéal lui-même qui s'avère défaillant, où l'être vacille. » Parce que le passant est seul comptable de ce qu'il va faire de son expérience analytique et de sa passe. À lui, après coup, la responsabilité d'en faire quelque chose, de renouveler la passe à travers la transmission de la psychanalyse, de maintenir vivantes les conditions de son désir et de son acte, par le travail théorique.

Le dispositif de la passe fait sortir l'analysant de la situation privée du colloque singulier entre lui et l'analyste, qui maintient, peu ou prou, la dimension transférentielle. L'expérience de la passe, dans sa transmission au public (les passeurs, le cartel), introduit un au-delà de la situation analytique et soumet le passant à dire quelque chose du plus intime de son désir. Lacan, dans le séminaire *L'Acte analytique*, lors de la séance du 27 mars 1968, dira : « À partir du moment où on fait une analyse, il n'y a plus de vie privée [...]. Ça ne veut pas dire qu'elle devient publique. Il y a un éclusage intermédiaire : c'est une vie psychanalysée ou psychanalysante. Ce n'est pas une vie privée. »

Donc, s'offrir à la passe – comme dans la dimension de l'acte analytique, qui implique de se mettre en position d'objet pour un autre – introduit un « risque fou », comme le dit Lacan. Celui d'un choix radical concernant la vie tout entière, se donnant la psychanalyse comme cause. Cela change la perspective névrotique entre vie privée et vie publique, au sens où Lacan l'entendait, c'est-à-dire qu'il

ne reste plus qu'un gond qui fait alterner position analysante dans l'enseignement, la transmission, et position d'analyste, dans l'acte dont il ne peut s'entretenir avec d'autres. Les termes de Lacan sont forts : il s'agit de vie psychanalysée ou psychanalysante. On est bien loin des réalisations personnelles qui viendraient agrémenter l'existence, ce qui serait l'issue thérapeutique d'une cure. C'est la perspective même du style de vie qui change et dont le passant authentifie le changement dans la procédure de la passe.

Je ferai un parallèle entre ce temps de terminaison de la cure, où l'analysant laisse s'évanouir l'analyste dans le désêtre, le rebut, *sicut palea*, et ce qui se passe dans la procédure de la passe, concernant l'École. Puisque la passe a été conçue par Lacan pour contrer la fin d'analyse par identification à l'analyste, il faut bien que quelque chose aussi des identifications à l'École, aux autres de l'École, soit touché, contré. La passe ne serait-elle pas un temps pour faire chuter ce qui a pu être transféré sur l'École, des scories d'identifications *via* les transferts latéraux ? Un désêtre du côté de l'École, qui aurait été mise pendant la cure en position de sujet supposé savoir, de garantie. Cela induirait un nouveau rapport à l'École qui serait fait d'un désir à nul autre pareil puisque appuyé sur le symptôme de fin d'analyse. Désir singulier donc et style singulier dans sa pratique mais aussi dans son rapport nouveau à l'École, ce qui fait d'ailleurs des analystes des « épars désassortis », comme le dit Lacan. Il y aurait une articulation, dans la procédure de la passe, entre la vérification pour soi et pour quelques autres d'un passage à l'analyste et d'une passe à l'analyste d'École, avec l'équivoque d'être analyste dans l'École, avec son style propre, style de vie, de pratique et d'énonciation.

Au moment où le passant entre dans la procédure, dans le temps du témoignage, quelque chose de son rapport à l'École, aux autres analystes et à ceux, notamment, qu'il a pu placer en position d'Autre et de sujet supposé savoir va se retrouver interrogé. S'il s'est proposé à la passe, c'est qu'il a, en particulier, quelque chose dans la boule (comme le dit parfois Lacan pour le passage à l'analyste) qui ne le lâche pas du côté de l'École. Pourrait-on parler d'un intérêt épistémique pour cette question-là ? Ce serait à travailler.

Dans le fait de témoigner de son parcours, quelque chose va se détacher, va chuter, d'où le caractère étonnant de ce temps-là, à

coloration maniaco-dépressive, oscillant entre l'enthousiasme d'articuler son témoignage et l'affect plus dépressif du « il n'y a pas de garantie de la garantie ». Et de saisir que même l'École à laquelle le passant s'adresse – et c'est bien parce qu'il y a là son transfert de travail – ne peut le garantir de son acte. Cela se touche de manière particulière et ramassée dans l'expérience de la passe.

On pourrait alors relever l'aporie de la nomination en tant qu'elle pourrait faire consister un Autre de la garantie et un « être » de l'analyste. Est-ce pour cela que Lacan a écrit : « Heureux les cas où passe fictive pour formation inachevée : ils laissent de l'espoir » ? Voulait-il dire, comme l'a écrit Antonio Quinet, que « la passe, comme fiction, laisse de l'espoir pour la formation de l'analyste, analyste toujours inachevé » ? Évoquait-il, comme Colette Soler le propose, « les cas heureux, où “passe manquée” laisse de l'espoir. Ceux-là aussi comptent, et pour peu que leur expérience prête à l'enseignement, ils auront payé leur tribut à l'École et à son élaboration de savoir » ? J'en profite pour remercier Patrick Valas pour les précieuses références qu'il m'a communiquées concernant la question de la « passe manquée ». Quoi qu'il en soit, passe fictive ou passe manquée laissent une chance au passant, dans l'après-coup, de mettre en acte le fait que la formation de l'analyste est toujours inachevée, toujours à poursuivre, et qu'il ne saurait verser du côté des « Suffisances » qui s'auto-risent du seul soi-même.

Passe manquée ouvre de l'espoir aussi du côté de l'École, d'un tribut payé et à payer par la poursuite d'une élaboration de savoir. D'ailleurs, Lacan, dans sa leçon du 1<sup>er</sup> juin 1972 du séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, dit : « Car même si ce que j'ai appelé la passe est manquée, eh bien, ça se réduira à ça qu'ils auront eu une psychanalyse didactique, mais en fin de compte, ça suffit pour qu'ils sachent ce que je dis », et plus loin, explicitant la raison de la passe : « Savoir pourquoi quelqu'un qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste. »

Ce temps du témoignage aux passeurs éclaire de façon singulière, pour le passant, son rapport à l'École où il a choisi d'inscrire son travail, son rapport aux maîtres qu'il s'est donnés, son transfert à la psychanalyse mais aussi à une l'École orientée par la passe. C'est un moment de décollage (je reprends bien sûr le terme de Lacan) qui a des effets, d'où le passant sort transformé par l'expérience inédite.

Faire la passe, c'est un au-delà de la cure, ai-je déjà dit. Il faut le désir de témoigner bien sûr de son rapport à la psychanalyse – ce qu'il en est advenu, dans sa cure –, mais au-delà quelque chose est à sérier de son rapport à l'École, dans toutes ses contingences. Lacan enjoignait ainsi les analystes, dans l'appendice à la « Proposition du 9 octobre 1967 » : « Il s'agit d'une l'École, et pas d'une l'École ordinaire. Si vous n'en êtes pas responsable chacun devant vous-même, elle n'a aucune raison d'être. » Prendre cela aussi au sérieux, ce que cela signifie de se dire membre d'une École parce que, dans une École, on peut vouloir s'y nicher, se faire être, se faire reconnaître.

Alors, en poussant un peu, je dirai qu'il s'agit de laisser choir l'École, celle du fantasme – comme il s'agit de passer sa passe. Ne plus aimer l'École fait écho à un texte de Marie-Annick Gobert, dans *Retour à la passe*, qui s'intitule « L'a-privamour, un nom pour le transfert de travail », où elle évoque le changement radical de son lien à l'École après sa passe – ne plus l'aimer comme l'objet agalmatique dans le transfert pour se retrouver dans son désir singulier, désir de l'analyste dans l'acte sans garantie. Cela implique *de facto* un autre lien à l'École qu'il faudrait choisir à nouveau ; un rapport différent à cette École où le sujet a inscrit une relation de transfert au savoir qui, comme le notait Colette Soler dans le n° 38 du *Mensuel*, est seule à pouvoir venir contrer « la spécificité des haines dans la communauté analytique ». En savoir un bout sur la raison pour laquelle on est dans cette École et pas dans une autre. Un « deuxième choix », avec sans doute cette équivoque de l'objet de second choix, celui qui n'est pas parfait, mais alors un choix en acte qui introduirait à un rapport plus digne à l'École. Après tout, le premier choix, comme l'objet primordial, est toujours et à jamais perdu.

Lacan, dans le « Discours à l'AFP », déclare : « Un tel sujet se construit de toute l'expérience analytique [...], se fait une cause (comme on dirait : se fait une raison) se fait une cause du plus-de-jour, dont pourtant, à le situer de l'objet *a*, Lacan démontre le désir articulé, fort bien, mais de la place de l'Autre<sup>8</sup>. » Se faire une raison impliquerait aussi un lien plus raisonnable, plus raisonné à une école pas-toute, un lien plus digne, mais pour le coup décidé.

8. *Ibid.*, p. 278.

Ce savoir nouveau acquis de la passe sur le rapport à l'École, il n'est pas suffisant qu'il serve au passant, il faudrait aussi qu'il tente de servir aux autres membres de l'École. Et pour paraphraser Lacan : « Ce ne sera pas un progrès si c'est seulement pour quelques-uns. » Brigitte Lemerer, dans le numéro 11 d'*Essaim*, explicite clairement les effets de la passe, au niveau de la formation et d'une École :

« Les enjeux de la passe restent aujourd'hui fondamentaux pour la psychanalyse :

– au regard de la formation d'abord. Le dispositif de la passe est un lieu de l'analyse au même titre que la cure ou le contrôle. Il est essentiel que ce lieu soit offert à qui désire s'affronter au réel de sa formation. Car s'affronter à ce réel a des effets de formation sur le passant au premier chef : sa lecture de l'acte qui fonde l'analyste l'éclaire et en suspend le refoulement ;

– au niveau du collectif. La formation de l'analyste en tant que question dans une École, question posée et soutenue par un dispositif de la passe, actualise au cœur de l'École un trou dans le savoir, ce qui n'est pas sans effets sur l'ensemble de ses membres à condition que ce trou ne soit pas bouché par des maîtres ou des maîtres mots. »

J'ajouterai : qu'il ne soit pas bouché par des « mots de passe » qui font se reconnaître les gens entre eux, comme identifiés dans une société secrète.

Davantage que de formation du psychanalyste, Lacan parle plutôt des formations de l'inconscient. En ce sens, la passe est un dire inédit qui peut s'apparenter à une formation de l'inconscient. Pour Mauro Mendes Dias, « interroger, dans la passe, son autorisation comme psychanalyste redouble la chute de l'identification qu'il maintenait dans le fantasme ». Cette traversée est adressée à l'École dans ce dispositif particulier. C'est dire la solidarité profonde, le lien établi pour le passant entre sa passe et l'École où il a choisi d'inscrire son travail. Stéphanie Gilet-Le Bon, dans une séance du séminaire École du 10 mars 2005, disait : « En se proposant à la passe, le passant met l'École au centre de son analyse et fait de l'École un concept de la psychanalyse. » Il aura fallu pour cela un analyste qui fasse vivre son lien à l'École afin qu'il produise un passant à même de faire de l'École le lieu où « chaque analyste peut disposer du rapport à son acte analytique », comme le dit Lacan.

Dans la « Note aux Italiens », Lacan pose la responsabilité « d'avoir aux seuls rebuts de la docte ignorance, transmis un désir inédit. Qu'il s'agit de vérifier pour faire de l'analyste. [...] s'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance <sup>9</sup> ». Dans l'expérience de la passe, le passant fait de son parcours une sorte d'épure qui n'est, au bout du compte, que le rebut auquel elle s'est réduite en fin de cure, mais, du désir inédit qu'il lui en est venu, il saura se faire une cause et cela porte à un engagement plus réel et de ce fait enthousiasmant. Pour que cet aperçu pris dans la passe ne tombe pas dans les oubliettes du refoulement, il doit nouer son lien à l'École avec « deux autres dimensions, le gay sçavoir qui s'oppose à l'ennui du discours universitaire et la docte ignorance qui ouvre à l'expérience et à ses effets de vérité, faisant relance à notre travail », comme le déclarait Christian Demoulin en 1999, juste avant la création de notre École.

9. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 309.

## Travaux des cartels

---



Evelyne Hurtado

## La répétition de Freud à Lacan

### « Répéter : destin du sujet et voie du désir \* »

La répétition est l'un des concepts majeurs de la dernière partie de l'œuvre de Freud. Avec « Au-delà du principe de plaisir <sup>1</sup> », elle introduit la pulsion de mort. Lacan, lui, en fait l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, avec l'inconscient, le transfert et la pulsion. En quoi la répétition est-elle étroitement liée à ces trois autres concepts ? On pourrait dire qu'elle est à la fois le point d'achoppement de l'inconscient et le pivot du transfert, ou encore qu'elle est à la source même de la pulsion.

Freud commence à élaborer le concept de répétition en 1914, dans son article « Remémoration, répétition, perlaboration <sup>2</sup> ». Il découvre que ce qui ne peut se remémorer fait retour autrement chez le sujet : par la répétition, par ce qui se répète dans sa vie et à son insu. Ainsi, certaines conduites d'échec (dans les cas de névroses d'échec) ou certains scénarios répétitifs où le sujet se voit parfois pris, avec le sentiment d'être le jouet d'une destinée perverse, prennent désormais un éclairage nouveau. Freud a étudié ce processus, particulièrement dans les névroses obsessionnelles, qui lui ont permis d'avancer que l'échec a souvent pour le sujet une fonction de « prix à payer », de tribut exigé par une culpabilité sous-jacente.

Jusqu'en 1920, sa thèse était que les phénomènes inconscients, tels que les rêves, les actes manqués et les symptômes, obéissent à un principe inhérent chez le sujet, la recherche d'une satisfaction, d'un plaisir. On cherche à retrouver des traces perdues, des traces de quelque chose qui a été éprouvé, ressenti dans le passé, des traces

\* Inter-cartel Aix-en-Provence, décembre 2008.

1. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

2. S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

mnésiques. Ainsi, Freud décrit le rêve comme accomplissement de désir. Mais, en même temps que l'expérience de satisfaction, il décrit l'épreuve de souffrance. Dans son texte « Esquisse d'une psychologie scientifique <sup>3</sup> », dans *La Naissance de la psychanalyse*, il parle de défense primaire chez le sujet pour rendre compte du retour du refoulé.

Mais Freud va être amené à revoir sa théorie, avec les rêves traumatiques qu'amènent ses patients, dans les cas de névroses traumatiques et de névroses de guerre. Le retour incessant des images et des scènes du trauma vécu par le sujet, l'insistance de certains cauchemars ou encore « l'inquiétante étrangeté » (*Unheimliche*) de situations qui se répètent dans la vie quotidienne le conduisent à s'interroger et à revoir la notion de principe de plaisir, en introduisant la pulsion de mort. Il parle alors de conflit psychique entre pulsions de vie et pulsions de mort, et en déduire que ce qui est souffrance et déplaisir pour le sujet conscient peut être de l'ordre du plaisir pour l'inconscient. Ces déplaisirs dont il parle proviendraient de la défense du sujet.

Concernant les rêves de transfert produits par ses patients en analyse, où ces derniers ramènent le souvenir de traumatismes psychiques vécus dans l'enfance, Freud relève qu'ils obéissent non pas à un désir, mais plutôt à une compulsion de répétition. Le trauma, pour laisser en paix le sujet, exige d'être réduit, d'être symbolisé. Son retour incessant sous forme d'images, de rêves ou de mises en acte ne serait qu'une tentative par le sujet de le maîtriser en l'intégrant à l'organisation symbolique.

La répétition aurait donc pour fonction de diminuer le trauma. Mais cette fonction s'avère la plupart du temps inopérante. La répétition ne parvient pas à remplir cette mission. Elle doit sans cesse être reconduite, elle est sans cesse à refaire. Elle a un caractère d'automatisme. Freud dira que l'automatisme de répétition s'impose au principe de plaisir et au principe de réalité. Ainsi, il va établir que cette compulsion de répétition est un phénomène primaire chez l'être parlant, lié au trauma originaire, celui de la naissance, inhérent au fait même de vivre. Cette « exigence pulsionnelle » à revenir au

3. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

point d'origine, à l'état inanimé, Freud va la nommer « pulsion de mort » ; son but viserait donc à restaurer un état antérieur.

Lacan va reprendre cette notion d'automatisme de répétition dans les *Écrits*, en 1966. On peut distinguer trois temps dans l'élaboration du concept de répétition chez Lacan.

### **Premier temps**

Le premier temps est celui du séminaire de « La lettre volée », prononcé en 1954 et 1955, que Lacan reprend dans les *Écrits* en 1966. À cette époque, pour Lacan, l'automatisme de répétition n'est autre que la conséquence de la loi du signifiant de la chaîne ordonnée du langage, qui détermine ainsi le sujet. En cela, il se distingue de Freud qui, lui, s'oriente plutôt vers la recherche d'une trace de jouissance. Il écrit : « [...] l'automatisme de répétition [...] prend son principe dans ce que nous avons appelé l'*insistance* de la chaîne signifiante <sup>4</sup> ».

Pour appuyer sa thèse, Lacan prend pour illustration le conte d'Edgar Poe et tente de démontrer les pouvoirs de la lettre, du signifiant. Il fait la distinction entre l'action qui se répète dans l'automatisme de répétition et le retour du même, comme les cycles naturels du jour et de la nuit, des saisons, qui ne sont pas, selon lui, à mettre au compte de la répétition.

Dans le conte d'Edgar Poe, l'action se répète au niveau inter-subjectif. Les personnages du ministre et de Dupin dérobent chacun à leur tour la lettre compromettante que la reine a laissée dans son boudoir, en lui substituant son semblant.

Lacan insiste sur la façon dont les sujets se relaient dans leur déplacement, au cours de la répétition intersubjective. Leur déplacement est déterminé, nous dit-il, par la place que vient occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée dans le trio, et qui constitue un automatisme de répétition. Le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes. Ce qui se répète ici, c'est la politique de l'autruche, où chacun pense que l'autre ne voit pas la lettre cachée. La morale de l'histoire, c'est que, tout tricheur que l'on soit, on finit toujours par être joué.

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11.

Lacan a cherché à démontrer dans ce conte que, dès lors qu'un des personnages détient la lettre, il perd son pouvoir et se produit chez lui une métamorphose. C'est ce qui arrive au ministre, très viril de caractère, qui se retrouve, après avoir eu la lettre entre les mains, dans une position féminine. Il se met à ressembler à la reine, à attendre, à rester immobile devant le roi. C'est l'effet, dit Lacan, de la lettre sur le sujet.

On voit donc bien que la répétition, pour Lacan dans cette phase de son élaboration, n'est là que parce que le sujet est constitué par le langage, qu'il est déterminé par le symbolique. Si les signifiants font sans cesse retour, c'est bien parce qu'ils dépendent de la structure du langage, en tant qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant pris dans une chaîne. Le langage est déjà là avant le sujet.

Pour ce qui concerne tout ce qui est de l'ordre du pulsionnel, Lacan va le rattacher à l'imaginaire, lui aussi étroitement lié à la chaîne symbolique.

## Deuxième temps

Le deuxième moment important dans l'élaboration du concept de répétition chez Lacan se situe en 1964, lorsqu'il rédige son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il tente d'apporter une nouvelle définition de la répétition, différente de celle qu'il donne dans le séminaire sur « La lettre volée », où il identifie, nous venons de le voir, la répétition à l'insistance de la chaîne signifiante, à laquelle tout sujet parlant est soumis.

Il insiste sur le fait que la répétition n'est ni le retour des signes, ni les stéréotypes de la conduite. En effet, on ne refait jamais la même chose. Il y a quelque chose de nouveau à chaque fois. Lacan va alors distinguer deux versants de la répétition, en reprenant la comparaison que fait Aristote entre *tuché* et *automaton*. L'*automaton* serait, selon lui, l'insistance des signes, le principe de la chaîne symbolique. La *tuché*, c'est la rencontre, c'est ce qui arrive sans qu'il y ait eu rendez-vous, comme le dit Colette Soler dans son cours sur la répétition. C'est ce qui n'a pas pu être évité, ce qui est impossible à symboliser pour le sujet, et que Lacan va nommer le réel. C'est la rencontre avec quelque chose d'inattendu, qui n'a pas été programmé. C'est le réel du trauma.

Cette conception rejoint celle de l'inconscient freudien en tant que phénomène, manifestation d'un achoppement, d'un ratage de la parole ou de l'action, tels le lapsus et l'acte manqué, ou encore en tant que manifestation d'un désir, que Freud parvient très bien à déchiffrer dans *L'Interprétation des rêves*.

Lacan apporte toutefois une modification à cet inconscient freudien, en insistant sur la notion de discontinuité, c'est-à-dire d'un inconscient qui, à peine aperçu, est déjà reparti. Il relie cette notion de discontinuité temporelle à celle d'une pulsation (ouverture-fermeture) qui fait penser à la pulsion. Cet inconscient-là est à rechercher non pas du côté du sens, comme Freud a essayé de le faire à tout prix, mais plutôt du côté d'une béance. Un inconscient à saisir du côté d'une fente, d'un battement qui se manifeste comme le « battement de la fente <sup>5</sup> ».

Ainsi, la répétition est corrélée non plus à l'inconscient en tant que savoir, mais à l'inconscient en tant que sujet, dans son rapport au réel. La répétition, comme l'énonce Lacan, manifeste le rapport de la pensée et du réel. Elle ne donne pas sens au sujet, mais plutôt « refend » (expression de Lacan) le sujet, dans la mesure où il est représenté par le signifiant.

Lacan va reprendre le fameux jeu de la bobine évoqué par Freud pour mettre en évidence ce qui est en jeu, pour l'enfant, dans le départ et l'absence de la mère. Ce jeu de répétition ne se réduit pas à la simple tentative de l'enfant de tamponner l'effet de la disparition de la mère. C'est la réponse du sujet à ce que l'absence de la mère est venue créer comme béance, comme *Spaltung* chez lui, du fait de sa condition d'être parlant. Cette bobine n'est pas la mère réduite à un bout de fil, c'est, nous dit Lacan, « un petit quelque chose du sujet qui se détache, tout en étant encore bien à lui, encore retenu ».

Dans son intervention au congrès de Rome, il déclare : « Ce qui se répète et ne cesse pas de se répéter, c'est ce réel, qui revient toujours à la même place, qui entrave le discours homéostatique que l'on ne peut pas atteindre par la représentation » (« La troisième »).

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 33.

Après le *Séminaire XI*, Lacan poursuit son élaboration et va mettre de plus en plus l'accent sur le lien entre le savoir inconscient et le corps du sujet, ce qui va l'amener à parler du concept de « jouissance ».

### Troisième temps

Dans un troisième temps donc, et plus précisément dans *L'Envers de la psychanalyse*, en 1970, Lacan en parle explicitement. Selon lui, la répétition est corrélée à la jouissance. Il s'appuie sur la découverte de Freud, en 1920, pour dire que ce qui se répète est lié à la pulsion, à l'insistance de la pulsion de mort, qui, dans ce qu'elle a de réel, échappe à la représentation, au symbolique, et devient source de jouissance. « Ce qui nécessite la répétition, c'est [...] ce] qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance, [et qui] est proprement ce qui va contre la vie. [...] la répétition n'est pas seulement fonction des cycles que comporte la vie, cycles du besoin et de la satisfaction, mais de quelque chose d'autre, d'un cycle qui emporte la disparition de cette vie comme telle, et qui est le retour à l'inanimé. [...] Il suffit de partir du principe de plaisir, qui n'est rien que le principe de moindre tension, de la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste. Cela démontre qu'en soi-même, la jouissance le déborde et que, ce que le principe du plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance <sup>6</sup>. »

Il va alors introduire la notion de trait unaire dans le rapport à la jouissance, dans la répétition. Le trait unaire pour Lacan, c'est le bâton, l'élément de l'écriture, le trait du signifiant « en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance <sup>7</sup> ». Freud, avant Lacan, avait déjà parlé du trait unaire, en tant que trait d'identification du sujet.

Lacan ira plus loin, en insistant sur le fait que l'identification à un trait unaire se fait toujours par le biais du grand Autre. Il est toujours prélevé sur l'Autre, car il renvoie toujours soit à la demande de l'Autre, soit au désir de l'Autre. Ce grand Autre, c'est l'Autre du langage, mais c'est aussi la mère, qui introduit l'enfant dans le langage. Lacan dit que c'est la « dominance de la femme en tant que mère [...] qui institue [...] la dépendance du petit homme <sup>8</sup> ». Il emploie

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 51.

7. *Ibid.*, p. 89.

8. *Ibid.*

l'expression suivante : « La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition <sup>9</sup>. » Cela implique pour l'enfant, qui apprend à parler et à demander, d'en passer par la mascarade, imposée par ce que Lacan appelle la connivence sociale, et donc de renoncer à la « jouissance close à la mère <sup>10</sup> », c'est-à-dire à jouir de la mère comme objet, de faire du Un avec elle.

Cette fonction identificatoire du trait unaire, Freud la développe dans son texte « Psychologie collective et analyse du moi », dans le chapitre où il parle des trois identifications et où il cite l'exemple de Dora, qui s'identifie à son père par le biais de la toux. Il s'agit là du deuxième type d'identification qu'il mentionne dans ce texte, celui du trait d'identification qui soutient la formation du symptôme. Dans le cas de Dora, c'est la toux. Elle s'identifie à un trait unaire prélevé sur le grand Autre qu'est le père, considéré au niveau de son désir d'homme sexué, ou plus exactement au niveau de sa jouissance supposée par Dora.

Le trait unaire est donc un trait d'identification qui représente le sujet. C'est la marque du sujet, ce par quoi il se reconnaît. Son inscription est contingente. Il s'inscrit en effet à partir d'une rencontre, rencontre d'une jouissance éprouvée dans l'histoire du sujet, qui fait marque, qui fait mémoire. « [...] ce je ne sais quoi [énonce Lacan], qui est venu frapper, résonner sur les parois de la cloche, a fait jouissance, et jouissance à répéter <sup>11</sup>. »

Lorsqu'il parle du trait unaire en tant que mémorial de jouissance, Lacan évoque souvent Kierkegaard et son texte écrit en 1843 sur la répétition, qui a été traduit en français sous le titre « La reprise » et qui a marqué l'histoire de la philosophie existentialiste. C'est à partir d'une aventure qu'il eut à l'âge de 24 ans avec une jeune fille de dix ans sa cadette que Kierkegaard construit une éthique de la répétition. Peu de temps après avoir rencontré cette jeune fille, il rompt la liaison avec elle, sans aucune raison apparente, tout en continuant à écrire qu'elle est l'Aimée absolue, qu'il ne cesse de l'aimer et de se tourmenter pour elle. Il préfère rester dans le souvenir de la rencontre, de l'émoi de la rencontre. Et rester suspendu à

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 56.

ce souvenir constitue, selon lui, une affirmation de l'être dans sa singularité, une élévation de l'être qui se détache ainsi des événements futiles de la vie, qui ont tendance à le disperser. Ainsi, Kierkegaard, dans sa construction, situe la répétition non pas comme réduction, mais comme accomplissement de la liberté. « La répétition est une épouse aimée, dont on ne se lasse jamais, dont on ne se fatigue pas », écrit-il.

Mais la répétition n'est pas simplement celle du trait unaire, nous dit Lacan. Si elle est fondée sur un retour de la jouissance, c'est qu'il y a, dans le fait même que ça répète, quelque chose qui est perdu. C'est bien parce qu'il y a perte d'une jouissance éprouvée que l'on répète, afin d'essayer de récupérer quelque chose de cette jouissance à jamais perdue. Lacan utilise le terme d'*entropie* (du grec *entropia*, « retour ») pour rendre compte de cette dimension de la perte. « [...] c'est à la place de cette perte qu'introduit la répétition, que nous voyons surgir la fonction de l'objet perdu, de ce que j'appelle le *a*<sup>12</sup> [...] dans cette déperdition, que la jouissance prend statut, qu'elle s'indique<sup>13</sup> ». On comprend mieux ainsi le terme de plus-de-jouir qu'il utilisera, dans le sens d'une récupération d'une jouissance perdue.

Colette Soler, dans son cours sur la répétition, nous donne l'étymologie du verbe « répéter » : *repetere* vient du verbe *petere*, qui signifie en latin chercher à atteindre. *Re-petere* : chercher à atteindre de nouveau. Il s'agit donc bien de chercher de nouveau à prendre quelque chose du trait, mais à chaque fois c'est différent, car on ne peut retrouver ce qui fut, c'est pourquoi l'on répète. « Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. » L'objet *a* témoigne de l'impossibilité de totaliser le savoir. C'est la lettre que Lacan a choisie pour signifier l'insatiable de la répétition.

En résumé, si Lacan désigne le trait unaire comme mémorial de jouissance, c'est dans un double sens : il y a d'un côté la nostalgie de la perte, la perte d'une jouissance qui ne se retrouvera pas, qui est de structure ; de l'autre, la quête de la récupération de ce quelque chose de perdu à jamais. C'est en cela que Lacan parle de rencontre manquée entre nostalgie et quête.

12. *Ibid.*, p. 54.

13. *Ibid.*, p. 56.

Alors que le trait unaire est contingent, la répétition, elle, est nécessaire, selon Lacan, dans la mesure où elle tient à la structure du savoir inconscient, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire, et qui est lié à ce savoir. C'est la structure même de la parole qui fait que le sujet est amené à répéter quelque chose de ce savoir. On le voit bien dans le dispositif analytique, où le transfert et la répétition, que Freud, du reste, a confondus, ne sont là que pour rendre compte de l'insistance de l'inconscient. Lacan dira que le symptôme est quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire du réel.

Pour conclure, nous pouvons dire que la répétition est le destin du sujet, le destin du *parlêtre*. La marque est là pour rendre compte de cette perte inhérente à tout sujet, elle est en même temps un condensateur de jouissance. Pour Lacan, elle n'est rien d'autre qu'un sujet s'identifiant comme objet de jouissance (dans les cas notamment de fantasmes masochistes ou de « Un enfant est battu »). C'est une des voies d'entrée de l'Autre dans le monde du sujet (*L'Envers de la psychanalyse*). On le repère bien, actuellement, dans les cas de tatouages ou de scarifications. La répétition s'inscrirait donc entre ces deux mouvements, entre perte et jouissance.

Et si, comme le prétend Lacan, aucun sujet ne peut échapper à la répétition, on peut toutefois ajouter cette remarque selon laquelle on ne répète pas de la même façon à la fin d'une cure qu'au début, dans la mesure où le sujet, ayant consenti à sa condition et au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui permette de faire du Un, peut enfin se reconnaître et s'affirmer dans sa singularité. C'est ce que Lacan évoque lorsqu'il parle de s'identifier à son symptôme en fin de cure.

Ainsi, la répétition, n'est pas seulement le destin du sujet, elle est aussi une voie d'accès à son désir.

Isabelle Boudin

## Transfert et adolescence

« L... a mis les pensées derrière une porte  
et a perdu la clé et la porte... \* »

L'adolescence, concept social et non psychanalytique, se définit comme une période de la vie qui fait d'un enfant un adulte, temps de transformation circonscrit par des limites temporelles floues, imprécises, mais dont les coordonnées sont singulières.

S'il n'y a pas d'adolescence d'un point de vue psychanalytique, il existe des sujets adolescents, représentés par un signifiant pour un autre et qui demandent, parfois, à parler à quelqu'un, un analyste en l'occurrence. Que demandent-ils ? Comment leurs demandes peuvent-elles s'inscrire dans un travail psychanalytique ? Existe-t-il des particularités quant à la direction de la cure avec l'adolescent, notamment dans le transfert ?

### **L'adolescence : le mal du siècle ?**

Freud a parlé non pas d'adolescence mais plutôt de « Transformations [ou métamorphoses] de la puberté <sup>1</sup> » pour décrire les bouleversements liés à cette étape de la vie.

Une étape suppose une succession de phases, voire une progression dans un processus, ce que peut traduire l'étymologie latine de ce signifiant : *adolescens* (participe présent d'*adolescere*, « grandir ») signifie grandissant, poussant, autrement dit ce qui est en train d'advenir.

\* Inter-cartel, Aix-en-Provence, décembre 2008.

1. S. Freud, « Les transformations de la puberté » (1905), dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962. Selon la traduction de 1987, il s'agit des « Métamorphoses de la puberté ».

Par ailleurs, la conjonction d'*adolescere* avec *indoles* (« accroissement ») va connaître un usage les confondant avec *indolescere*, « souffrir, éprouver une douleur ». Ce signifiant porte ainsi en lui la description d'un sujet à la fois grandissant et souffrant <sup>2</sup> !

Le discours courant parle d'une adolescence en crise. Elle dérange et fait « trouble » social. Nous pourrions dire plus précisément qu'elle n'est pas « en crise », ou encore qu'il n'y a pas « crise de », pléonasmes, mais qu'elle fait, qu'elle est « crise », au sens premier du terme : du grec *krisis*, qui signifie « décision ».

Période charnière, carrefour décisionnel quant à ce qu'il peut advenir du choix de la sexualité, du choix d'objet sexuel (le partenaire) et de la nécessaire séparation d'avec l'Autre parental. « L'identité sexuelle est liée, non pas à l'anatomie, mais aux insignes que le sujet reçoit de l'Autre. Reste au sujet sa décision propre [...] de ce qu'il va faire "du savoir, de la jouissance et de l'objet *a*" qui lui ont été proposés (la névrose) ou imposés (la psychose) <sup>3</sup>. » Cette crise, bruyante ou silencieuse, m'apparaît un passage obligé, au même titre que la névrose infantile de l'enfant lui aura permis de construire son fantasme. Parfois, ça dérape... D'où l'importance de prêter l'oreille à la formalisation de la plainte de l'adolescent.

L'entrée dans l'adolescence se situe dans les remaniements libidinaux qui accompagnent les modifications au niveau du corps, avec les interrogations qu'ils suscitent. Outre le réveil de la crise œdipienne et du complexe de castration, outre la remise en cause des identifications qui soutenaient le sujet-enfant (« vacillation » des identifications entraînant des difficultés d'identité, selon les termes du langage courant, dans son devenir homme ou femme), il se produit une mise en question des signifiants idéaux parentaux avec la fabrication d'autres idéaux souvent inatteignables <sup>4</sup>. Freud l'écrivait : « L'effort le plus important que l'enfant a à faire : se soustraire à l'autorité des parents, si importante pour le progrès, entre la nouvelle génération et l'ancienne <sup>5</sup>. »

2. G. Balbo, « Touche pas à mon inconscient », *Journal français de psychiatrie*, n° 14, Toulouse, Érès, 2001.

3. F. Josselin, « La "crise de l'adolescence" », *Mensuel*, n° 15, *Adolescence*, avril 2006, EPFCL, p. 12.

4. Cf. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », *Mensuel*, n° 15, *Adolescence*, op. cit., p. 16.

5. S. Freud, « Les transformations de la puberté » (1905), art. cit., p. 137.

Une désaliénation par rapport au désir de l'Autre parental s'instaure, mais le travail de séparation permettant au sujet d'être dans une position désirante n'est pas encore terminé <sup>6</sup>. L'adolescent se trouve le plus souvent dans une position d'incertitude quant à son désir. Plus un enfant, pas encore un adulte, il va à la rencontre de l'Autre sexe. À la fois moment où le sujet se prépare à assumer son orientation sexuelle (mais sur quoi s'appuie-t-il pour la soutenir ?) et constitution du choix de l'objet sexuel (comment aborder l'Autre sexe ?).

Françoise Josselin le dit ainsi : « Le préjugé courant qui considère que l'adolescence est une phase grave [...] recouvre la retrouvaille de la rencontre traumatique avec la sexualité, celle du corps propre, celle avec l'Autre sexe ? [...] *tuché* avec le réel d'une jouissance énigmatique que le sujet interprète selon le désir de son Autre d'origine <sup>7</sup>. » Rencontre qui fait trauma pour tous, mais de façon différente pour chacun, en fonction de ce qui a déjà été construit. Ces transformations, ces modifications peuvent conduire à certains symptômes, témoignant là d'une difficulté à subjectiver ces nouveaux repères, à sortir de cette turbulence.

La sortie de l'adolescence ne peut se repérer selon les signifiants du discours socio-économique (la croissance est terminée, il s'assume financièrement, etc.). Selon Luis Izcovich, ce qui peut en décider est « la rencontre de la jouissance avec le corps de l'Autre [...] mais une jouissance médiatisée par le phallus et assumée par le sujet <sup>8</sup> », c'est-à-dire la rencontre de la jouissance du corps propre qui passe par le corps de l'autre. Dans la rencontre avec l'Autre sexe, il doit se produire la conjonction des deux jouissances, qui ne peut se faire sans passer par la castration ; le sujet aura à assumer cette jouissance-là.

Lorsque le sujet rencontre sa propre jouissance, elle le surprend (« sur-prend »). Il n'a pas de mots pour la dire, pour nommer l'exigence pulsionnelle qui s'anime. Sous cet effet du réel, cet impossible à dire, le sujet est en panne de réponses à ses questions.

Une des particularités des adolescents est leur goût pour le « faire », davantage que pour l'élaboration. Cette appétence pour le

6. Cf. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », art. cit., p. 16.

7. F. Josselin, « La "crise de l'adolescence" », art. cit., p. 10.

8. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », art. cit., p. 17.

faire, couplé à une difficulté d'élaboration symbolique, donnera une clinique davantage marquée par la pathologie de l'acte (sur le versant de la prouesse ou de la transgression), celle que nous rencontrons souvent dans les structures d'accueil, le passage à l'acte venant en place d'un dire et de questions sans réponses mais pouvant faire signe d'une demande potentielle. Il y manque un cadre symbolique. Luis Izcovich le dit ainsi : il se produit « un court-circuit de l'inconscient [rejet de l'ordre de la *Verwerfung* mais transitoire]. Que ce soit dans l'acting out ou le passage à l'acte, le sujet s'extrait du symbolique et cherche une réponse dans l'action <sup>9</sup> ».

C'est par là que l'expérience analytique peut quelque chose : réintroduire « le temps pour comprendre <sup>10</sup> », réintroduire du symbolique qui noue le réel à l'imaginaire. Autrement dit, les formations de l'inconscient existent qui appellent au déchiffrement et donc permettent l'accès des adolescents à un travail thérapeutique. Le tout est de savoir comment ils peuvent poser leur demande.

### **Demande de l'adolescent, position de l'analyste**

Comment un adolescent va-t-il articuler sa demande ? Y a-t-il une spécificité de l'adolescent quant au dispositif analytique ?

Suite à la mise en question des signifiants parentaux et par extension du discours social, l'adolescent s'oppose à un Autre qui se ferait son maître. Il objecte au discours du maître et le dérange, justement parce qu'il ne se range pas sous ses signifiants. Sa contestation ne s'exprime d'ailleurs pas seulement dans l'excès, la violence, elle peut le faire aussi dans l'inhibition, le silence ! C'est cela qui fait bien souvent la trame de la demande du tiers qui l'adresse en consultation... Mais il arrive aussi que cette demande du parent, de l'éducateur recouvre la sienne propre, qui pourra s'articuler dès lors que les conditions se présenteront.

Pour autant, la question du rapport au « savoir » des adolescents est problématique. Comme l'a démontré Marc Strauss lors de son intervention aux Rencontres sur la clinique psychanalytique de l'enfant et l'adolescent, à Aix-en-Provence en mai 2008, ils sont dans le refus de savoir, qu'ils contestent à l'Autre aussi. En effet, à la

9. *Ibid.*, p. 19.

10. *Ibid.*

différence de l'enfant qui dit : « Je ne sais pas mais l'Autre sait » (il est sachant), l'adolescent dira plutôt : « Je ne sais pas mais personne ne sait », même pas l'Autre finalement, depuis sa découverte du  $S(\bar{A})$ , c'est-à-dire que l'Autre est manquant.

Les signifiants des idéaux familiaux ne jouent plus leur rôles, ils n'ont pas apporté de réponse à l'énigme du désir, du sexuel ; ils sont des semblants qui ne tiennent plus le coup. L'Autre est remis en question en permanence. Plutôt que d'en passer par la subjectivation, le sujet voudra changer l'Autre, l'ordre du monde. Aussi, dans le cadre d'un travail analytique, cette particularité se repérera dans le fait que le sujet adolescent ne constitue pas, ou difficilement, de sujet supposé savoir.

Dans cette position d'entre-deux où il se trouve (désaliénation mais séparation inachevée – désir incertain), le sujet n'a pas de « savoir » sur ce qui le cause. Cela se traduit souvent dans la manière dont il tente de déplier ses questions, avec un mode de dire à « l'économie » : ne pas savoir, ne pas parler. Cette difficulté d'élaboration et ce rapport particulier à un éventuel sujet supposé savoir signifient non pas que le transfert est impossible, mais qu'il y a à être attentif au repérage des coordonnées subjectives du sujet adolescent et à la position à adopter dans le travail.

Quelle position l'analyste doit-il tenir face à l'adolescent ? Comment accueillir sa demande ? L'analyste n'a pas à incarner l'Autre, c'est-à-dire à introduire la Loi, à être le représentant du père, à se faire l'écho de la demande sociale, qui vise à la rectification des comportements et à la réduction du pulsionnel, mais il doit plutôt soutenir la subjectivation de son histoire.

Le discours analytique peut accueillir un adolescent parce qu'il fonctionne à l'opposé, voire à l'envers du discours du maître. Le discours de l'analyste tord le discours du maître de telle façon que la relation qui peut s'établir n'a pas l'allure de ce qu'il connaît. Le DA ne délivre pas de  $S1$ , il ne dit pas ce que le sujet a à faire, mais il peut aider au déchiffrement de ce qui peut faire énigme pour lui :

DM :	$\frac{S1}{\$}$	$\frac{S2}{a}$	//	DA :	$\frac{a}{S2}$	$\frac{\$}{S1}$
------	-----------------	----------------	----	------	----------------	-----------------

L'analyste a non pas à se mettre en place de sujet supposé savoir, mais plutôt à renvoyer à ce qui dérange le sujet dans ses questions. Tant que ses difficultés concerneront sa position par rapport à des normes et son rapport aux autres, il y a peu de chances qu'un travail s'amorce. Ce qui dérange le social ne fait pas forcément question pour l'adolescent.

Mais qu'une question fasse énigme, fasse signe de sa division, de l'existence d'un savoir autre, inconscient, alors il s'agira d'accuser réception de la demande et du désir qui la sous-tend. En réintroduisant le temps pour comprendre, le sujet adolescent posera ses jalons pour le temps de conclure, « passage (à l'âge adulte ?) où un sujet se fait responsable de son symptôme <sup>11</sup> ». Pourrait-on dire qu'il saurait y faire un peu mieux avec sa jouissance ?

Cela dit, l'adolescent ne livre pas son inconscient aussi aisément. Ce savoir inconscient qui fait signe au sujet par des manifestations dérangeantes à lui-même cultive aussi la « culture » du secret. À l'instar d'un journal intime bien cadenassé et enfermé dans un tiroir encore plus secret, dont on aurait oublié la clé et même la localisation. « L... ne peut pas savoir ».

#### **L... ou « j'ai jeté la clé... »**

L... est une jeune fille de 16 ans, qui viendra dérouler sa question tout en objectant au sujet supposé savoir que je suis censée représenter.

Je reçois cette jeune fille à sa demande, relayée par sa mère au téléphone, car elle ne peut appeler elle-même. Madame a suggéré à sa fille d'aller parler à quelqu'un puisqu'elle ne pouvait pas lui parler à elle et qu'en plus cette mère ne pouvait pas grand-chose à son mal-être. Cela l'aiderait sûrement à comprendre ce qui se passe pour elle. L... a dit oui. La demande du tiers s'efface du devant de la scène pour laisser apparaître – avant même de la rencontrer – celle du sujet : la mère n'a pas de réponse, alors autant aller voir ailleurs !

Néanmoins, la mère expliquera rapidement les motifs. « L... a 16 ans, elle est brillante en classe mais très renfermée, surtout depuis quelques mois. Elle ne peut pas parler, un excès de timidité sans doute, elle a des oraux à passer et ça l'angoisse terriblement. Elle ne

11. *Ibid.*, p. 20.

veut pas parler avec moi. » La mère pense que L... « a un complexe de supériorité ». Mais ça ne va pas, elle n'est pas épanouie du tout, elle a arrêté tout ce qu'elle aimait, elle est triste et pleure souvent sans raison ».

L... viendra toujours seule pendant six mois. Je n'aurai de contacts avec la mère que téléphoniques et plutôt rarement, pour traiter des modifications de rendez-vous.

#### *Le premier entretien*

L... est une jeune fille toute en retenue, dans sa posture physique, dans le choix de ses vêtements (jean et tee-shirt passe-partout), dans la façon de poser sa voix à peine audible, hésitante, avec un débit verbal parfois rapide. Elle s'assied au bord du divan, très proche de moi, le regard rivé au mien, comme si elle avait besoin d'une borne où s'arrimer.

Elle est là, mais elle « ne peu[t] dire pourquoi [elle est] venue ». Elle finira par pleurer sans pouvoir émettre un mot. C'est physiquement « coincé en travers de la gorge » et le regard est quasi suppliant. Elle dit : « Je n'y arrive pas, je ne sais pas pourquoi je pleure. » Elle répétera souvent : « Je ne sais pas pourquoi. »

Elle finira par expliquer sa vie scolaire et sa « phobie : la prise de parole » ; jusqu'à présent, elle s'est toujours arrangée pour ne pas avoir à présenter un travail oral ; mais, cette année, elle ne peut pas y échapper ! Elle est en première dans un lycée privé. Quand elle aura terminé ce cycle, son diplôme lui permettra l'accès aux universités américaines ou anglaises. Elle étudie en anglais depuis la sixième, voire plus, et elle apprécie beaucoup. Elle dit : « Le côté français – la mentalité ou même la langue –, ça m'énerve, ce n'est pas bien. »

Elle racontera que son père est anglophone, qu'il vit en France depuis longtemps, qu'il est marié avec sa mère, française, et qu'ils ont eu trois enfants ; elle est l'aînée de deux garçons. Plus loin, elle dira que son père a été marié une première fois, dans son pays, et qu'il a eu deux enfants de cette union : une fille et un fils, plus âgés qu'elle, qui vivent en Amérique. Elle les connaît un peu mais espère bien y aller, s'y installer, parce que « avec les Américains, c'est bien ».

Elle expliquera ce rejet du français par rapport aux enseignants : « Les profs français ne sont pas discrets, pas respectueux ;

c'est humiliant, ils dévoilent la vie privée des autres, les mauvaises notes par exemple. »

Elle pose d'emblée ses identifications idéales du côté paternel, rejetant les insignes de la mère, soit sa langue maternelle et tout ce qui « fait » français !

Scolairement, elle a plutôt de bons résultats, mais elle a découvert qu'« il ne suffisait pas de ne rien faire pour ne pas y arriver ». « Moi, je ne fais rien et j'y arrive. Il suffit que je lise la veille et je retiens tout. Il y en a d'autres qui travaillent beaucoup et qui n'y arrivent pas quand même ! Ça, c'est terrible, et les profs français ne cessent de le leur dire. » Et elle pleure, en proie à une vive émotion par ce constat : même si elle ne fait rien, elle y arrive ! Les autres non, serait-ce une injustice ? Elle dit : « C'est terrible. » Chercherait-elle à se confronter à son propre échec ? à ses propres limites, à la chute ? Est-elle dans une toute-puissance qui l'effraie ? La mère disait d'elle : « Complexe de supériorité » ! Par ailleurs, la crainte de réussir n'implique-t-elle pas une difficulté dans l'acceptation d'une demande de l'Autre, qui pourrait en demander toujours plus ?

Cette thématique reviendra de temps à autre par la suite, lorsqu'elle évoquera sa manière de préparer ses examens : « Je lis juste avant et ça marche. Si je travaillais à l'avance, ce serait trop facile. »

#### *Deuxième entretien*

Après de grands moments de silence, elle évoque les livres qu'elle apprécie, des romans anciens et fantastiques comme les chevaliers de la Table ronde, les contes de Grimm, *Le Seigneur des anneaux*. Cela lui permet surtout d'énoncer : « Je n'aime pas les romans qui ont une fin parce que, après, il n'y a plus rien. Ça s'arrête, c'est brutal, alors que d'autres comme *Le Seigneur...* permettent d'imaginer encore ; il y en a pour des millénaires, des histoires à se raconter et en plus les elfes sont immortels ! » Elle se raconte aussi des histoires sans fin, « des scénarios qu'[elle] s'invente, de sorcières, de tueuse à gages qui tue n'importe qui au revolver et qui a choisi de faire ça parce qu'elle est libre et va n'importe où ».

L'insupportable de la fin des choses parce qu'il n'y a plus rien ensuite se retrouvera dans toute la séance : elle écrit mais ne finit pas ; elle ne sait pas quelle orientation choisir après le bac, car c'est

dur de se déterminer pour un choix. Elle voudrait trouver quelque chose qu'elle aimerait faire et qui ne s'arrêterait pas.

En fait, elle faisait du tir à l'arc et de l'équitation, activités qu'elle a plus ou moins arrêtées pour des motifs curieux. Concernant le tir à l'arc, elle est censée en faire toujours mais « s'arrange pour ne pas y aller, [elle] oublie » ; elle déclare : « Avant c'était parfait ; mais on ne peut retrouver, refaire ce qui était ; ça ne peut plus être comme avant. » Comme je l'interroge sur son arrêt alors que c'était parfait, elle ajoute : « C'était trop bien, je ne veux pas y prendre trop de plaisir. » Plutôt que d'affronter, de subir une éventuelle fin de l'activité – autrement dit l'épreuve de castration symbolique –, elle préfère y mettre un terme. Avec l'équitation, le raisonnement est à peu près semblable : « Je ne me sentais plus à ma place, les autres jeunes n'avaient que ça à la tête, ç'en était excessif. »

Les expériences de jouissance de l'adolescence peuvent se retrouver dans autre chose qu'une sexualité directe ; le sport en fait partie (comme la drogue, l'alcool...). Ici, elle dit clairement son excitation dans les deux activités qui peuvent servir, plus ou moins, d'évitement à la rencontre avec l'autre sexe. Pour L..., la question est posée : difficile de subjectiver quelque chose de cette rencontre, ainsi que de la jouissance du corps propre, avec la nostalgie de ce qui était avant, dans une enfance apparemment moins agitée par le trouble sexuel.

De nouveau, le silence s'installe et, sur une relance de ma part, elle lâche : « J'ai les pensées qui bloquent... comme un barrage... Les pensées, je les ai mises derrière une porte et j'ai perdu les clés et la porte. » Après ce qu'elle vient de dire sur l'insupportable de la fin des choses, la finitude, les limites du corps, le constat de la castration et de la mort en quelque sorte ; après avoir posé cette sorte d'affolement face à la vague pulsionnelle et au plaisir qui l'envahit, ce trop d'excitation qu'elle ne peut nommer, de l'ordre d'une jouissance incontrôlable, sinon à y mettre fin brutalement – ce qu'elle n'aime pas pour ce qui concerne ses divagations fantasmatiques ; après la timide ouverture de son inconscient, les digues protectrices apparaissent, ça fait barrage !

J'entends sa dernière phrase de plusieurs façons :

– l'énigme se pose, la division se repère, des pensées se bousculent sous la barre ;

– une activité fantasmatique se révèle là. Comme l'expliquait Jean-Jacques Gorog à propos de *L'Éveil du printemps*, « si le fantasme est la satisfaction d'un désir, il sert aussi à protéger de l'acte. En même temps, il s'oriente vers le secret car il doit rester voilé, comme dans un journal intime – comme ses écrits interrompus connus d'elle seule – mais un pas de plus et le secret devient secret pour le sujet, c'est-à-dire fantasme inconscient : comme si le journal intime était oublié dans un tiroir fermé dont on aurait perdu la clé <sup>12</sup> » ! Fantasmes avec lesquels elle ne peut en découdre (fantasmes œdipiens, rencontre avec l'Autre sexe) ;

– elle n'en veut rien savoir ! La résistance fait son œuvre ; rêver à l'infini comme dans les romans fantastiques, où l'action et la pensée magique rebondissent sans cesse, plutôt que de savoir quelque chose de ce qui l'agite : elle renferme les pensées derrière la porte, a perdu la clé et oublie même où se trouve la porte ;

– en même temps, c'est une provocation – au sens de *pro-vocare*, « appeler au dehors » – qu'elle adresse à ce que je représente pour elle dans ce début d'instauration du transfert : un Autre, un sujet supposé savoir ? Elle me dit en somme : « J'ai tout planqué, je ne te dirai rien » – « touche pas à mon inconscient », selon la formule de G. Balbo <sup>13</sup> ;

– mais j'entends aussi : « C'est derrière la porte, ça pousse, j'ai besoin d'aide », autrement dit, j'entends cette phrase comme l'élaboration de sa demande – elle vient poser sa souffrance : à la première séance, elle n'a pu dire pourquoi elle venait ; là, elle le dit. Son symptôme est « silence » : elle ne peut pas parler à l'Autre maternel qui lui donne quitus pour venir parler ici, tenter de subjectiver cette phase de séparation et de désaliénation au discours de l'Autre, cette phase de *krisis*/décision quant à la constitution de sa position désirante.

Alors, je décide de relever le défi et je lui fais une offre : je lui dis que j'entends sa difficulté à dire ses pensées, mais que nous pouvons chercher ensemble la porte, la clé, les pensées. Elle est d'accord et finit l'entretien sur le fait qu'« [elle] en veu[t] à [s]es parents – les deux – d'avoir vendu la maison de la grand-mère ; c'était la maison des repas de famille quand [elle] étai[t] plus jeune ; c'était bien et ça n'est plus ». Cette grand-mère est vivante, mais les autres

12. J.-J. Gorog, stage du collège clinique de Paris sur l'adolescence, janvier 2005.

13. G. Balbo, « Touche pas à mon inconscient », art. cit.

grands-parents sont tous décédés. La fin des choses, le réel de la mort est inéluctable, mais aussi la sortie de l'enfance.

*La suite*

Toutes les séances seront sur le même mode : les dires sur son quotidien seront émaillés de grands silences, dont elle sortira par le biais d'histoires qui ne la concernent pas *a priori*.

Elle racontera surtout d'autres romans et d'autres films <sup>14</sup> qui lui permettront de poser un certain nombre de préoccupations tournant autour de la relation à sa mère (objet d'amour, de désir et de rejet), de questions liées à la résurgence œdipienne et au dévoilement de ses fantasmes sexuels, ainsi qu'à la féminité. Dans ces histoires, le recours au père viendrait marquer une urgence à se détacher de la mère ; recours qui n'y suffirait pas, laissant apercevoir une fixation d'une part de jouissance à la mère, faute d'un dire sur ce que c'est qu'être une femme.

Avec les filles de son âge, elle a du mal : « Je n'aime pas être une fille, je n'apprécie pas les jeux et les intérêts des filles. » Elle décortique, dévalorise et dénigre la mascarade phallique. Dans le même temps, elle se situe tout à côté du miroir : « Les filles passent leur temps à se regarder dedans, moi, je lis juste à côté » ! La revendication phallique est bien là.

Cela dit, face à ses fantasmes, elle ne peut rien dire de plus, si manifestement ces histoires sont celles qu'elle a choisies pour la représenter : « Je ne commente pas ce que je lis ; je lis, c'est tout. » Sorte d'effet de sidération face à cette jouissance qui ne peut s'exprimer que dans un récit venu du dehors. Autrement, ça ne peut pas se dire. De même qu'elle ne « commente » pas les quelques lapsus faisant irruption à son insu (à propos de sa sœur aînée, elle dira « belle-sœur » au lieu de « demi-sœur »).

Elle ne parlera que rarement directement de sa mère et de son père et évoquera peu les modalités relationnelles dans la famille : impression de famille aisée, cultivée, où les choses se passent bien.

14. Roman de science-fiction dans le style *1984* d'Orwell montrant une société contrôlée par la sexualité – série nord-américaine sur une jeune femme agent secret chargée par son père de tuer sa mère (*Alias*), série nord-américaine *Desperate Housewives*.

Jusqu'aux vacances d'été, les choses semblent évoluer pour elle. Par téléphone, la mère me dira que sa fille est plus épanouie : elle n'a plus de difficultés à l'oral et elle a réussi ses examens. L... lui parle, l'agresse même ; elle a des projets et a repris ses activités ; elle a participé à un stage d'équitation, dont elle est ressortie satisfaite, avec la décision de recommencer à la rentrée. Elle s'est même enfin décidée pour une orientation, orientation dégagée surtout du choix paternel (les mathématiques), pour choisir de faire médecine.

Quant à la rencontre avec l'Autre sexe, jusque-là, elle ne remarquait pas les tentatives de séduction à son égard. « Garçon manqué », elle est plutôt « pas gentille » avec eux, elle frappe, cherchant la dureté du contact (ou la mollesse !). Elle est agressive et joue parfois à des jeux de « corps » qui recouvrent un désir fort : « Il me faut être gentille pour passer avec les gens, mais je suis insupportable. » Aujourd'hui, elle prend note de certaines de ces tentatives de séduction, tout en les dédaignant, car elle attend d'un homme qu'« il ne [la] prenne pas pour sa mère et qu'il se décolle de la sienne »... pour faire d'elle l'objet cause de son désir ?

Enfin, son discours à propos de son père connaîtra une légère inflexion. Elle relèvera ses responsabilités (qu'il s'attribue lui-même d'ailleurs) à l'égard de ses enfants du premier lit, qui rencontrent quelques difficultés dans leur vie respective. En tout cas, ce père n'a pas que des qualités. Entre père et mère, elle tente de faire chuter les idéaux ; ses parents sont ordinaires, soumis aux erreurs et aux imperfections, inscrits dans la castration. Du coup elle aussi, du côté de son complexe de supériorité, ça vacillera un peu – elle le dira plus tard.

#### *La fin*

En septembre, elle est en terminale, elle a déposé ses dossiers d'admission dans plusieurs facultés aux États-Unis, notamment dans la ville où vit sa sœur. Ce projet, elle le négocie pied à pied avec ses parents – surtout sa mère qui préfère la France. Elle est sûre de son choix professionnel et de vouloir partir. Elle tente de prendre son autonomie, victoire anticipée d'une séparation envisagée avec sérénité.

Dans le même temps, quelque chose a bougé dans son rapport au travail et aux autres : elle est consciente qu'elle doit fournir du

travail si elle veut réussir, mais ne veut pas y passer sa vie, « comme certains petits génies qui n'ont plus de vie sociale, ni de loisirs ». Pour elle, c'est important d'avoir une vie sociale et, si elle n'en a pas envie, c'est aussi important.

Lors d'une séance où elle associe sur ses « maux » de ventre, évoquant là sa féminité qui prend davantage de consistance (« avant, ça ne se faisait pas remarquer »), elle annonce : « Je veux arrêter car je ne sais plus quoi dire et ça devient embêtant ; c'était bien cet été mais je ne sais plus de quoi parler... et puis je me sens bien en ce moment. » Quelque chose a été bien pour elle, dans tout ce qu'elle a pu tenter de dire ; elle situe son avancée ainsi et cela semble lui suffire.

Elle va mieux en effet, mais je n'acquiesce pas à sa demande et lui propose de venir à la quinzaine encore quelque temps. Je ne veux pas la « lâcher » tout de suite, car il me semble que ce qui est du registre de son rapport à sa mère est toujours effleuré et ne s'est pas suffisamment exprimé dans le transfert ; il n'y a pas eu, ou très peu, d'abord direct de cette question mais toujours par un support. Il s'en suivra que pendant un mois les séances seront annulées et reportées !

À l'avant-dernière séance, elle posera bien sa question du côté de la névrose et de sa féminisation, du détachement au père et à la mère à travers deux associations :

– le roman du Graal au féminin. Il s'agit d'un roman d'une écrivain canadienne, qui pose la quête féminine libérée de la pression masculine. Ce roman utilise la métaphore du Graal, mais pas sous l'angle de la foi religieuse. Il s'agit bien là d'une quête phallique, d'un objet précieux et secret mais perdu ;

– son père. Il doit partir plusieurs mois pour une mission. Elle dit en être satisfaite : « Il est chiant, il veut toujours faire ceci ou cela... comme ça je serai tranquille. »

Avec sa mère ? « Oui je communique davantage, mais je ne me souviens pas comment ça se passe avec les gens... Ils sont là c'est tout ». Les choses se distancient peu à peu.

Au moment d'arrêter la séance, de nouveau elle déclare qu'elle ne croit pas revenir dans quinze jours et ajoute : « Je ne vous connais pas ; je ne peux pas vous parler si je ne sais pas qui vous êtes ! Je sais bien deux ou trois choses (et de citer quelques éléments prélevés sur

les objets du cabinet), mais je ne sais rien de vous, alors ça bloque ! Je suis face à un mur, ça fait un blanc. »

Ici se joue une revendication d'amour, effet de transfert qui vient faire résistance : nous serions plus proches si je lui parlais de moi ; alors elle pourrait me parler d'elle ! Au lieu de ça, je lui apparaîrais comme un mur de silence, la laissant seule face à ses pensées, qui se précisent davantage et dont elle ne veut rien savoir.

Alors que je l'invite à exprimer ses questions, elle me dit qu'elle s'arrange bien toute seule, elle y arrive, elle réfléchit parfois le soir avant de se coucher. Une « partie » se met en place dans laquelle elle expose son transfert comme un véritable bouclier : et de jouer à celle qui parlera le moins ! Je lui dis qu'elle peut parler des réflexions qu'elle a entre chaque séance. Elle repartira sur quelques fils associatifs et je renouvellerai le rendez-vous, sans grande assurance qu'elle revienne.

#### *La dernière séance*

L... est tellement fermée qu'elle n'enlève pas son blouson, remonté jusqu'au cou. Après le récit des examens positifs de la quinzaine, un long silence s'installe ; il est chargé de tensions et son regard me fixe : que veut-il dire ? Silence obstiné ? Appel ?...

Au bout de plusieurs relances, elle lâche : « Je ne vous fais pas confiance » Que veut dire confiance ? « – Le fait de ne pas dire aux autres ce qu'on leur dit, de ne pas déformer ce qu'on dit. » Cette phrase me surprend puis m'évoque les professeurs français du début mais aussi ce qu'elle peut imaginer de ma relation à sa mère : bien qu'elle sache que je ne la vois jamais et que les appels téléphoniques plutôt rares sont limités aux changements de rendez-vous, imagine-t-elle que je pourrais lui répéter ce qu'elle me dit, déformer ses propos, voire les utiliser contre elle ? Je lui pose la question, elle répond par une dénégation qu'elle rectifie aussitôt : « Non ce n'est pas ça... Si peut-être. »

Le deuxième aspect du reproche, je l'entends comme l'expression d'une intrusion que je commettrais en lui rappelant sa demande initiale. Je suis revenue là-dessus la fois précédente et elle ne voulait pas l'entendre.

Je lui dis qu'elle peut exprimer ce dont elle a envie et que je n'exige rien. « Si, vous exigez... de parler ! » Je lui rappelle alors que c'est la seule règle du travail que nous faisons ensemble, travail qu'elle mène d'ailleurs comme elle veut à chaque séance : elle est libre de parler ou de faire silence ! Pourrait-on entendre cette projection de l'exigence comme répétition de ce qu'elle disait au début : exigence de la réussite, ou de l'échec, demandée par l'Autre ? « Exigence » du désir de l'Autre. Elle ajoute, à propos de la question de confiance que je questionnerai encore, qu'elle « sai[t] qu'il n'y a pas de raison logique mais c'est comme ça... [elle] le sai[t] ».

J'ai bien entendu l'agressivité, tapie derrière toutes les précautions qu'elle prend, qui s'adresse à l'Autre que je représente pour elle ; sa « logique » est bien celle de l'inconscient et je ne veux pas la laisser partir sans que sa « raison » s'exprime ; je ne peux pas la laisser partir avec cette chose enkystée là.

Alors j'insiste et je l'exhorte à dire ce qu'elle pense, elle peut oser... Elle rit mais ne peut pas, se lève en disant : « Il vaut mieux que je parte », puis : « Vous m'êtes antipathique, pour être polie... en général je ne me trompe pas, quand je le sens comme ça. Je ne peux rien vous dire si vous ne me plaisez pas. » Je lui réponds qu'il y a là une logique dont elle aurait à réfléchir.

Après la diatribe agressive, elle me dit au revoir, en m'assurant qu'elle « peu[t] faire seule maintenant et que si ça n'allait pas, [elle] reviendrait[t] me voir, mais pour [elle] c'était suffisant ».

En insistant pour qu'elle verbalise son affect, je l'ai orientée vers l'expression de l'hainamoration dans le transfert – elle n'en savait pas assez sur moi pour me parler et j'étais alors antipathique, je ne lui plaisais pas suffisamment pour qu'elle me parle, mais en même temps elle me reprochait de ne pas l'avoir assez aimée puisque j'aurais trahi sa confiance. Transformation de l'amour en haine qui sert encore plus d'obturateur à une ouverture de l'inconscient. Il m'apparut utile qu'elle pût dire cette revendication d'amour et de haine mêlée, avant qu'elle ne partit.

Il s'agissait d'occuper la position de l'Autre pour que ce travail de séparation d'avec l'Autre parental se produisît : il est réduit là à un état d'objet déchu. Dans le même temps, elle a pu s'autoriser en

son nom, se décollant du désir de la mère supposé par elle comme exigence, à mettre un terme à ce travail.

Quelque chose a fait énigme, l'amenant à venir parler pour avancer ses questions. Elle a tenté de les élaborer par le biais de ses récits censés la représenter. Subjectivation difficile, dont l'expression particulière du transfert illustre bien la position d'entre-deux où L... se trouve : hainamoration – maintien du sujet supposé savoir à distance.

À entendre sa dernière phrase, nous pouvons supposer que ce travail lui a permis de commencer l'exploration du temps pour comprendre avant de s'engager dans le temps de conclure. Aura-t-elle retrouvé le chemin de la porte et de la clé oubliées ?



## Autres textes

---



Maria Vitoria Bittencourt

## L'inconscient : travailleur idéal \*

Prendre « travailleur idéal » comme titre pour aborder l'inconscient, c'est retrouver cette définition que Lacan en donne dans *Télévision* : « [...] un savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche de travailler (dans le rêve par exemple). Disons, c'est le travailleur idéal <sup>1</sup> ».

Ce terme de travail est repris chez Freud à propos du rêve, phénomène qui lui a permis de jeter le premier regard sur les processus qui se déroulent dans le système inconscient. Même si c'est à partir du symptôme hystérique qu'il a conçu le message chiffré de l'inconscient, c'est le rêve qui a ouvert sa « voie royale ». Pourtant, Freud n'a pas fait du rêve un équivalent de l'inconscient. Pour lui, l'essence du rêve est située dans le travail du rêve – *Arbeit* –, plus important que son contenu, qu'il soit manifeste ou latent. À partir de la loi de l'inconscient, s'ouvre toute une élaboration sémantique autour de la lecture des rêves et de son interprétation. L'équivoque signifiante met Freud sur la voie de l'articulation de ce qu'il appelle la motion pulsionnelle, le désir inconscient.

Mais cette voie royale a été plutôt désacralisée par Freud lui-même. D'une édition à l'autre de *L'Interprétation des rêves*, il met en garde contre la fascination que peuvent engendrer les mystères de l'inconscient. Déjà en 1912, il avertit qu'il faut une certaine abstinence quant au désir d'interpréter, car « il y a des rêves qui vont plus vite que l'analyse » et « en tentant de les interpréter on met en branle toutes les résistances latentes et l'on n'y voit plus rien <sup>2</sup> ». C'est qu'il

\* São Paulo, juillet 2008.

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 26.

2. S. Freud, « Le maniement de l'interprétation des rêves », dans *La Technique analytique*, Paris, PUF, 1953, p. 49.

a découvert dans sa pratique que le rêve traduit bien autre chose : il traduit une demande d'interprétation, le rêve étant lui-même un signe du transfert.

Par rapport aux autres formations de l'inconscient, le rêve a cette particularité : le patient croit qu'il veut dire quelque chose, et il raconte son rêve pour que l'on déchiffre, pour demander du sens. C'est ce que Lacan a signalé dans le *Séminaire II* : « Dans une analyse, nous n'intervenons pas seulement en tant que nous interprétons un rêve – si tant est que nous l'interprétons – mais comme nous sommes déjà, à titre d'analyste, dans la vie du sujet, nous sommes déjà dans son rêve <sup>3</sup>. » Ainsi, le rêve est déjà un produit du travail analytique, produit du travail du transfert, de la rencontre du désir de l'analyste avec le désir du patient. « Nul ne peut être tué *in absentia* », nous dit Freud à propos du transfert. On pourrait ajouter : « Nul ne peut être rêvé *in absentia*. » Donc, l'inconscient du sujet en analyse est un inconscient au travail – *arbeiter* –, dont le sujet supposé savoir est le pivot autour duquel s'articule le transfert (pas idéal, ce travail du transfert).

Ainsi, deux opérations se dégagent dans le rêve : le travail du rêve et le récit du rêve. D'une part, le récit du rêve n'est pas le rêve, c'est déjà une interprétation du désir, une mise au travail de l'inconscient en quête du savoir. Lacan va ainsi retourner les rôles : celui qui interprète est le rêveur, car le rêve est lui-même une interprétation. Le rêve peut se réduire à une phrase que l'inconscient habille avec l'aide de la mise en scène. Ainsi, « il ne lui vient de l'inconscient par le rêve que le sens incohérent qu'il fabule pour habiller ce qu'il articule en manière de phrase. [...] ce qui lui vient par là est déjà interprétation que l'on peut dire sauvage et que l'interprétation raisonnée qu'il y substitue ne vaut mieux qu'à faire apparaître la faille que la phrase dénote <sup>4</sup> ». Le rêve n'est pas l'inconscient, il peut se réduire à une phrase brisée, une pensée déformée, prise à la lettre, et dont l'interprétation vient restituer l'ordre pour faire émerger le sujet.

D'autre part, rêver implique la présence de l'analyste. Alors, le récit du rêve est la mise au travail de l'inconscient qui se réalise à

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2001, p. 83.

4. J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire livre VII, L'Éthique de la psychanalyse », *Ornicar?*, n° 28, p. 17.

partir de l'implication de la présence de l'analyste (mise en acte de la réalité sexuelle). La fonction du rêve est celle de faire parler le sujet, de mettre l'inconscient au travail pour raconter à l'analyste.

Mais il y a une autre face au travail du rêve. S'il est message à interpréter puisqu'il est appel à l'interprétation, il a aussi comme fonction de préserver le sommeil. Donc on rêve pour raconter à l'analyste et ainsi continuer à dormir tranquillement, sans toucher au réel, en d'autres termes pour jouir du transfert. Pour Freud, le travail du rêve témoigne d'une activité de chiffrage et d'élaboration destinée à éviter une rencontre entre la pensée du rêve et la pulsion. C'est pour ne pas réveiller le désir inconscient que le sujet rêve. C'est dans les années 1920 que Freud indique un lien entre rêve et pulsion : « Le moi endormi poussé par le désir de maintenir le sommeil tend à supprimer la gêne qui provoque en lui cette exigence pulsionnelle. Il y réussit par une apparente soumission, par une réalisation de désir anodine qui supprime ladite exigence <sup>5</sup>. »

Mais qu'est-ce qui peut réveiller ce travailleur idéal ? Selon Lacan, c'est l'angoisse qui vient rompre « le sommeil du sujet quand le rêve va déboucher sur le « réel du désiré <sup>6</sup> ». (On peut retrouver chez Lacan d'autres références à propos de l'émergence d'un réel dans le rêve.) Dans son commentaire du rêve de l'enfant mort, Lacan montre que ce qui vient réveiller est une autre réalité – celle du « réel pulsionnel <sup>7</sup> ». Le réel dans ce rêve surgit de la rencontre impossible entre un père et un fils, rencontre manquée qui marque l'impuissance du symbolique à inscrire l'impossible. Le réveil pour la réalité est la fuite d'un autre réveil vers le réel, celui qui s'annonce dans le rêve quand le sujet s'approche de ce qu'il ne veut rien savoir.

Dans les années 1970, en relisant un texte de Freud sur les limites de l'interprétation <sup>8</sup>, Lacan ajoute que le moteur du rêve en

5. S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, p. 34.

6. J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse* », art. cit., p. 17.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 58-59.

8. S. Freud, « Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves : les limites de l'interprétation ». Le travail du rêve vise « un gain immédiat de plaisir » avec l'intention utilitaire de prévenir le sommeil. « Le rêve peut être décrit comme un morceau d'activité fantasmatique au service de la sauvegarde du sommeil » (p. 142).

tant que désir de dormir se traduit par ce qui constitue l'essentiel du travail du rêve : c'est un chiffage qui contient en lui-même la jouissance, une satisfaction du rêveur dans ce travail <sup>9</sup>. Ainsi, le travailleur idéal aurait comme maître la jouissance : « Ce qui pense, calcule et juge c'est la jouissance <sup>10</sup>. » Le rêve aurait comme finalité la tentative de donner sens au non-sens du rapport sexuel, et le travailleur se situe alors à la place du « régisseur », ou plutôt du « réjouisreur <sup>11</sup> ».

La limite à l'interprétation peut se situer dans cette satisfaction que le rêve contient, la jouissance du sens. Si le réel pulsionnel est touché par le rêve, quel statut donner à son interprétation ? Plutôt qu'interpréter le rêve, ne faudrait-il pas penser à réveiller le sujet ? En effet, « le désir du rêve n'est rien que le désir de prendre sens, et c'est à quoi satisfait l'interprétation psychanalytique. Mais ce n'est pas la voie d'un vrai réveil pour le sujet <sup>12</sup> ». S'agit-il de penser l'interprétation selon le modèle du cauchemar ? Que peut-on concevoir comme un vrai réveil ?

Dans son rêve de l'injection d'Irma, le seul, dit Freud, qu'il ait analysé complètement, il ne se réveille pas. « C'est un dur », souligne Lacan. Au moment où Freud regarde la gorge d'Irma, sorte d'objet innommable, il s'extrait du rêve et fait appel à d'autres personnages qui prennent sa place. Là surgit une voix qui n'est plus voix de personne et apparaît la formule de la triméthylamine, formule chimique d'une substance des métabolismes sexuels, qui lui a été communiquée par Fliess. Le rêve se conclut ainsi avec ce mot qui ne veut rien dire, mais qui surgit en tant que matière visuelle. Lacan souligne que, face à la rencontre avec le réel de la castration de l'Autre, Freud traverse ce moment d'angoisse parce qu'il est pris par une passion de savoir (désir) plus forte que son désir de dormir. Par là, il accède à la révélation de ce qu'est l'inconscient, son invention. Et Freud continue de dormir tout en fantasmant qu'un jour il aura une plaque où on pourra lire : « Dans cette maison le 24 juillet 1895 le mystère du rêve fut révélé au Dr Sigmund Freud. » On peut considérer ce rêve

9. J. Lacan, *Les non dupes errent*, séminaire inédit, novembre 1973.

10. J. Lacan, « ... Ou pire », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 9.

11. C'est le « réel du sexe » qui vient réveiller le sujet, l'échec de la tentative de donner sens au non-sens du rapport sexuel.

12. J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse* », art. cit.

comme une sortie du transfert à Fliess – un vrai réveil de Freud, se dégageant de celui qui occupait la place du sujet supposé savoir.

On pourrait faire la proposition selon laquelle, dans ce rêve de Freud, le ça parle du signifiant, qui constitue le récit du rêve dans sa finalité de faire du sens – sens sexuel – venant couvrir le « ça montre » de l'objet, le non-sens du rapport sexuel. Le montrer se distingue du faire sens parce qu'il équivaut à mettre en scène une jouissance articulée aux scènes infantiles traumatiques, créateur et fondement de tous les rêves selon Freud. Fondement fantasmatique. Ainsi, le rêve convertit le sens sexuel en une formule, des lettres, un chiffrage qui contient en lui-même une jouissance : un « ça s'écrit » vient s'ajouter au « ça parle » et au « ça montre ».

Dans ce sens, l'interprétation doit dévoiler que le mode de dire – le récit du rêve – vient recouvrir le mode de jouir – le travail de chiffrage du rêve. Pour cela, Lacan nous donne l'indication de « lire les rêves [...] comme on déchiffre un message chiffré <sup>13</sup> ». Lire suppose une écriture, mettant en jeu l'activité de la lettre, permettant ce que Lacan a appelé la lisibilité du sens sexuel qui se retrouve à partir du non-sens du rapport sexuel que le rêve vient imaginer.

Alors, interpréter le rêve, dans le sens de voie royale, de message, viendrait nourrir l'inconscient et faire de l'analyse un processus interminable. Le rêve ne suffit pas au réveil, il n'est pas détaché du sens qui le supporte. Il nécessite la présence de l'analyste, présence en acte, révélatrice de la structure du désir. Que le réveil au réel soit impossible n'interdit pas de le prendre pour fin, ce réveil. Le réveil est-il la voie royale vers la fin de l'analyse ?

À partir de l'expérience au cartel de la passe, j'ai constaté qu'un rêve, considéré souvent comme fondamental, occupe une place privilégiée dans le témoignage des passants. Mais cette lecture s'effectue hors transfert, il s'agit d'une interprétation de sa sortie du transfert, interprétation du sujet de la fin de son analyse. Pourrait-on déduire que l'interprétation du rêve n'est complète que débarrassée de l'analyste ? Si l'interprétation du rêve n'est jamais indépendante de la présence de l'analyste, il n'y a d'interprétation que hors transfert, hors sujet supposé savoir. Donc, l'interprétation viendrait

13. J. Lacan, *Télévision*, op. cit., p. 20.

confirmer la thèse de Freud selon laquelle un rêve peut englober une analyse en ce qu'« il équivaut à tout le contenu de la névrose <sup>14</sup> » et parce que « l'interprétation totale d'un pareil rêve coïncide avec le parachèvement de l'analyse ». Est-ce dans la passe que peut se vérifier cette thèse ? Cela nous invite à un nouveau travailleur, celui d'une École.

14. S. Freud, « Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse », art. cit., p. 43.

Colette Soler

« Ce que la psychanalyse enseigne \* »

On forme des psychanalystes. Je dois avouer mon embarras avec ce thème. D'où vient-il ? D'une sorte de contradiction. D'un côté, en effet, on forme des psychanalystes. Ce « on » m'a arrêtée. C'est le « on » de la multiplicité des associations analytiques depuis qu'il en existe, soit depuis l'institut de Berlin. L'histoire est maintenant bien connue, et aujourd'hui, au-delà des dissensions surgies dès l'origine sur ce que ça doit être, toutes les associations prétendent former des analystes. Celle à laquelle j'appartiens comme les autres.

Mais d'un autre côté un analyste, en tant que tel, défini par une compétence à analyser, je peux dire une compétence à l'acte analytique, eh bien, ça ne se forme pas, ça se produit, et d'une seule façon, dans une analyse, nulle part ailleurs, par une transformation du sujet, d'un sujet qui, instruit de par son analyse, devient à même de relayer l'acte qui l'a produite. Plusieurs termes pour désigner cette transformation : désir de l'analyse, désir averti, sujet destitué, etc. avec le problème de la façon de vérifier que ça s'est produit.

Je crois que c'est cette production de l'analyste hors toute formation qui a conduit Lacan à dire : « Je n'ai jamais parlé de la formation de l'analyste, j'ai parlé des formations de l'inconscient. » Ces formations de l'inconscient dont on ne mesure la portée que dans une analyse. Il l'a dit plutôt sur le tard, c'est-à-dire, c'est mon hypothèse, après qu'il a eu tout loisir de mesurer certains méfaits de ladite formation. Il a d'abord imputé ces méfaits au système ipéiste, mais il les a retrouvés dans son École même.

Ces dispositifs de formation sont les mêmes partout, à la passe près, qui n'est pas partout et dont la fonction dans la formation est en question. Ces dispositifs sont connus : en gros, contrôles, cartels ou

\*. Contribution aux journées d'Espace analytique des 14 et 15 mars 2009.

groupes de travail, études de cas et études des textes de la doctrine. Freud ne l'entendait pas autrement et finalement Lacan non plus.

Mon titre, « Ce que la psychanalyse enseigne », donné dans la hâte, indique la porte d'entrée que je n'ai pas vraiment choisie, mais qui s'était déjà choisie pour moi. J'avais en tête la remarque de Lacan : « Ce que la psychanalyse enseigne comment l'enseigner ? »

La notion de psychanalyse didactique, utilisée historiquement pour désigner les psychanalyses des psychanalystes, Lacan l'a acceptée, mais il l'a subvertie, en écrivant « la psychanalyse, virgule, didactique », pour dire qu'il n'y en a pas d'autre. Cela signifie non pas que toute analyse doit conduire à la pratique analytique, mais que, si un sujet qui est entré dans le dispositif inventé par Freud n'en sort pas instruit, alors il peut avoir eu des effets thérapeutiques – psychothérapie – mais rien n'indique qu'il y ait eu analyse.

L'effet didactique – on peut le formuler simplement – désigne le fait que le sujet a appris quelque chose sur lui-même, que, ce qu'il ne savait pas au début concernant spécifiquement ce dont il souffre, il en sait quelque chose à la fin. C'est cela qui définit l'analyse proprement dite, et c'est une transformation autre que la seule amélioration thérapeutique, et qui d'ailleurs a elle-même des effets thérapeutiques.

L'os de ce qui s'apprend dans une analyse, au-delà de la particularité de chaque cas, c'est au fond qu'il y a du savoir inconscient à révéler, du savoir qui était insu et qui a des effets. Freud n'a pas parlé de savoir inconscient, mais il a imposé la technique de déchiffrement, et ce qui se déchiffre est forcément un savoir. Ce savoir ne s'enseigne pas, il est déjà là et il a une fonction : il règle la jouissance, que ce soit celle du fantasme, du symptôme ou de la répétition. C'est ce savoir qui fait pour chacun son identité non pas de sujet mais de sujet ayant un corps, son identité de « parlêtre », selon l'expression de Lacan. Une analyse qui ne permettrait pas de vérifier, ne serait-ce qu'un tout petit peu, cette prise du savoir insu sur le corps, ne serait rien.

Je rejoins la formule de Freud disant que le minimum est de « croire à l'existence de l'inconscient », mais il ne s'agit pas tant d'y croire, la psychanalyse ne pouvant pas être la religion de l'inconscient, que d'avoir assez vérifié l'efficacité de sa *motérialité*, pour être capable de le prendre en compte.

Le hic est que ce savoir ne se transmet pas, car il est toujours singulier. Ce pourquoi Lacan réinsiste après Freud pour dire qu'il n'y a d'analyse que du particulier. En outre, ce savoir ne se prête pas au concept, n'est que très partiellement appropriable et ne cesse pas de dépasser le sujet, il est irréductible donc, ce qu'aucun analysant ne peut manquer d'apprendre pour peu qu'il pousse le processus. Même s'il ne le formule pas en ces termes, à la fin il le sait.

Question : est-ce que ça s'impose vraiment à tous ? N'y a-t-il pas des conditions pour que ça s'impose ? En tout cas, dans les faits, il me paraît certain que la capacité à être enseigné par l'expérience est très inégalement répartie. Sans doute parce que pour être enseigné par une expérience, quelle qu'elle soit d'ailleurs, du moins si l'expérience est bien ce qui ne s' imagine pas, pour en être enseigné donc, il ne suffit pas de la traverser, encore faut-il en tirer des conclusions et les formuler.

C'est là que l'on rencontre l'autre savoir, qui n'est pas celui de l'inconscient, disons le savoir déposé par l'expérience, au gré des efforts de quelques-uns pour penser l'analyse, la leur et celle d'autres, ce que l'on appelle la théorie ou la doctrine, je vais dire le savoir de la structure, dont Lacan a dit à juste titre qu'il « ne s'apprend pas de l'expérience ». Aucune épistémologie empiriste ne vaut ici, et, en effet, on ne peut espérer que l'inconscient délivre la théorie qui rende compte de l'inconscient. Ce savoir-là, il se construit et se diffuse à partir de l'étude des textes où il est déposé et que tous considèrent comme nécessaires à la formation. On sent bien que chaque analyste ne peut repartir du point zéro de ce savoir d'où est parti Freud, le premier, mais il faudrait arriver à dire pourquoi elle est nécessaire, plutôt que de la tenir pour une évidence inquestionnée, si on veut pallier ce que j'appelais les méfaits.

Quels sont-ils ? Dans la formation, en tant qu'étude de la doctrine, qu'est-ce qu'on apprend ? Diverses choses, mais à coup sûr une langue, ou mieux plutôt des langues : freudienne, kleinienne, winnicottienne, et bien sûr lacanienne. Qu'elles polémiquent entre elles n'est pas l'essentiel, je crois. Pas seulement des langues, mais des pans entiers de doxa solidifiée, en pseudo-évidence, résidu de l'entropie du savoir déposé.

Qu'on ne puisse éviter de juger de l'analyste au nom de ces corpus est un problème. Plus fondamentalement, le problème est que ces corpus théoriques font barrage à l'expérience de l'analyse. C'est de cela que Lacan parlait dans sa conclusion du colloque de l'EFP sur l'enseignement<sup>1</sup> quand il faisait remarquer que l'enseignement pourrait bien être fait pour faire barrage au savoir, barrage à l'accès au savoir inconscient. Autrement dit, les enseignements pourraient bien permettre de continuer, au sein même de l'analyse et de ses communautés, à méconnaître l'inconscient et le destin qu'il nous fait, comme on le fait hors analyse. Donc, le savoir qui se sait, qui se diffuse dans la formation, celui de la structure, fait oublier ce que l'on apprend de l'analyse, soit le savoir insu qui dépasse les prises du sujet.

Irais-je jusqu'à parler de l'effet antididactique de la formation ? Pourquoi pas ? Ce qui est grave n'est pas que l'on se rassure avec la doctrine des incertitudes programmées par l'inconscient, le grave est qu'elle fasse bouchon à la réception. On le constate tous les jours, pas seulement dans les exposés de doctrine savante, mais aussi, par exemple, quand on lit des présentations de cas où tout se passe comme dans les livres – j'en ai lu un récemment –, alors que la singularité d'un cas n'est jamais écrite dans les livres, même les meilleurs.

La formation donc, qu'il s'agisse des textes ou de la théorie des cas, peut prendre une fonction de défense à l'égard de l'inconscient et de l'acte qui conditionne sa mise au jour.

Ce n'est la faute de personne, peut-être sommes-nous les victimes d'un processus qui tient à la structure même, et qui fait qu'inéluctablement, de même que toute mystique se dégrade en politique, toute novation de pensée se dégrade en répétition.

La formation n'accroît pas la compétence à l'acte, qui ne peut se produire que par une certaine transformation du sujet dans l'analyse. Au mieux, elle accroît ses moyens, lui donnant les instruments conceptuels, qui peuvent étayer ses fondements, et au pire, qui n'est pas toujours sûr mais bien souvent, elle sert à faire barrage à l'acte. L'acte dépasse le sujet, grande incommodité c'est sûr, mais ce n'est pas une raison pour qu'il dépasse son acte.

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 297-305.

L'embrouille, c'est que le refus, la voie de l'a-théorisme, thème qui a commencé à résonner depuis longtemps, dès l'École freudienne de Paris, avec l'exaltation de la clinique, ne peut pas être une solution. Ce que j'appelle exaltation de la clinique est la position qui consiste à dire : passons-nous du savoir doctrinal devenu suspect, ou trop pénible à acquérir, et dévouons-nous à la clinique, c'est-à-dire à l'écoute des sujets qui souffrent. C'est un thème montant aujourd'hui, et en effet que serait un analyste qui ne ferait pas de clinique ? Oui, mais laquelle ?

Tout le monde fait de la clinique, et il n'y a pas de clinique qui ne soit pétrie de théorie, même quand elle s'ignore. On pourrait en faire un jeu de société pour analystes sur le modèle de ces jeux où dans une image on cherche les éléments cachés qui ne se voient pas dans sa forme : chercher dans l'exposé qui se veut a-théorique la théorie clandestine qui s'y dissimule.

Que font ces purs cliniciens de l'écoute ? Ils ne font pas rien et ce qu'ils font a sa valeur pour peu qu'ils aient assez tâté de l'analyse. Je crois qu'au minimum ils font ce que je vais appeler de la clinique biographique. À partir des difficultés que le sujet est venu présenter, du seul fait qu'ils l'écoutent sans le diriger, un trait fondamental qui distingue le psychanalyste, c'est le minimum, ils soutiennent un processus qui conduit en général le sujet à se tourner vers son passé, sans qu'on l'y induise, et, ce faisant, le sujet va donner un sens à ses malheurs, à ses symptômes, plus précisément le sens de son histoire. On parle beaucoup en politique aux États-Unis du *telling story*, le *telling story* a envahi la clinique. Ça ne fait pas de mal, il y a toujours un peu de ça dans une psychanalyse, sauf que l'histoire en question n'y est pas toute inventée, c'est une fiction mais une fiction de vérité ancrée sur des certitudes, de symptômes, de dates et de discours reçu. Elle n'est cependant pas le propre de la psychanalyse. La psychanalyse ne peut pas se réduire à la fiction biographique que le psychothérapeute obtient aussi bien. Elle demande plus : au départ freudien, le déchiffrement des signifiants un à un. Voyez l'homme aux rats : la part de la fiction biographique, et du déchiffrement, y est parfaitement lisible. Au-delà, une visée de réel qui permet d'y mettre un terme, car le déchiffrement en lui-même n'a pas de fin.

Comment penser une formation dont la fonction principale ne soit pas de défense contre le discours analytique ? DCDA. Cette

défense a deux formes, si vous m'avez suivie : faire semblant de penser l'expérience par la répétition, ou faire semblant de ne pas la penser par la clinique/clinique.

Peut-être faut-il partir de ce qui fonde ce mauvais usage de défense – qui, entre parenthèses, met en question non pas le savoir mais seulement l'usager, rien d'autre –, ce que Lacan a appelé l'horreur du savoir, et aussi l'horreur de l'acte. Je dois dire que ces expressions, que j'avais reçues au départ avec un peu de perplexité au temps où j'étais dans le moment d'enthousiasme de ma découverte analytique, m'apparaissent aujourd'hui, plus j'avance dans l'expérience et de l'analyse et de l'institution, relever d'une évidence massive. Les psychanalystes ont horreur de ce qui leur a été révélé, horreur de ce que l'analyse fait d'eux. Vous reconnaissez la citation. Quoi donc ? On peut dire l'inconscient, mais avec lui pas d'amitié possible. Celui qui se dirait mordu par l'inconscient avouerait qu'il n'en a capté que la face de fiction, de sens. L'inconscient n'est pas aimable parce qu'il va de pair avec des impossibles, incurables, et qui font la malédiction des parlêtres que nous sommes. On peut le désigner de son nom freudien, cet incurable : castration, castration de jouissance, mais aussi de savoir ; l'inconscient, « savoir sans sujet », est imprenable, réel. Mais il n'y a pas que des négativités, il y a aussi les positivités qui s'imposent et dont le nom lacanien est jouissance.

Que faire donc pour que la formation n'aille pas contre l'acte, mais contribue, non pas à le produire, l'analyse y suffit, mais à en soutenir l'éthique ? J'ai eu l'occasion de le développer, l'acte analytique est un acte anticapitaliste qui ne promet à l'analyste aucune rétribution, un acte dont il ne peut pas se faire un escabeau, l'escabeau étant pour chacun son dispositif de promotion. Au contraire promet-il au praticien la castration de l'escabeau. Avec ça, encore heureux qu'il soit payé. Et si vous en doutez, remarquez que, de fait, ne demeurent que les noms de ceux qui ont apporté par leurs écrits au moins un grain de sel à la pensée de l'analyse, non pas ceux de la foule des dits praticiens. La fureur actuelle pour enseigner et pour publier vient de ce destin de l'analyste. Rien à redire.

Reste qu'une formation qui serait pour de vrai ou plutôt la part de formation qui est, nous l'espérons, pour de vrai ne peut être, je crois, que celle qui perpétue l'analysant dans l'analyste. Le propre de

l'analysant est que le moteur de sa parole, parole dans laquelle nous cherchons le savoir inconscient, eh bien, ce moteur, qu'est-ce d'autre que son ignorance ? C'est ce que nous disons quand nous parlons d'hystérisation ou de question d'entrée au début d'une analyse. Seule l'ignorance active, mise en branle, peut générer quelque chose comme un mouvement vers le savoir, voire une volonté de savoir, de savoir ce qui fait le symptôme.

Penser la psychanalyse suppose un désir homologue, ce pourquoi Lacan se disait analysant. Dans la formation, mettre l'ignorance à la place de la cause commande à un certain usage des textes qui exclut la simple répétition. Il n'y a donc qu'une bonne façon d'enseigner : le faire à partir de son ignorance, je m'y essaye pour gagner sur l'ignorance certes mais sans la réduire, la boucher.

Le vecteur de l'ignorance vers le savoir fait fonction de désir de savoir, et le désir, comme on sait, c'est contagieux, ça se transmet. Un enseignement opère quand il est analysant. Alors, porté par le vecteur que je viens d'évoquer, vecteur qui sourd de l'ignorance, il transmet plus que ses énoncés, il transmet un effet de désir bien nécessaire pour soutenir l'éthique de l'acte, contre ce que j'ai appelé les méfaits de la formation. La passe telle que Lacan en parlait encore en 1976 appelait d'ailleurs un nouvel effort analysant au-delà de la fin.

Le hic, c'est que ça ne se commande pas. Même si on en faisait un mot d'ordre institutionnel, « enseignants, soyez analysants de la psychanalyse », la réalisation resterait à merci des contingences.



## Chronique

---



*Des nouvelles de l'« immonde », n° 22*

Claude Léger

## De l'âge de ses artères

Je commence sérieusement à m'inquiéter. Le dernier congrès de l'American College of Cardiology, qui s'est tenu en mars dernier à Orlando (Floride), a révélé que le fait de se coucher avant minuit protégeait les artères. Je m'étonne qu'il ait fallu attendre cette grande messe médicale pour le découvrir. Apparemment, le bon docteur Schweitzer le savait déjà, à qui son assistante dévouée rappelait chaque soir à Lambaréné, sur fond de concert de grenouilles et d'harmonium : « Il est minuit, docteur Schweitzer ! » C'est là que surgit pour moi un dilemme : ou me coucher tard pour rendre ma chronique dans le délai imparti, ou me mettre au lit de bonne heure pour préserver mon espérance de vie ; mais alors, tintin pour la chronique ! Cela dit, si mes artères doivent en pâtir, l'avenir de ladite chronique sera peut-être compromis. Aussi me tâté-je – enfin, tâté-je mon pouls... dont le rythme me paraît régulier. Donc, je continue ! *Alea jacta est* ! Après tout, le Rubicon, ainsi que chaque élève de cinquième l'a appris, n'était rien qu'un vulgaire ruisseau, lorsque César a été censé le franchir pour changer non seulement son destin, mais celui de Rome et par là même de nos humanités. Que le lecteur ne se méprenne cependant pas sur cette hyperbole référentielle. Elle n'est que l'effet déstabilisant de la terrible sentence d'Orlando.

Mais, par chance, on a aussi appris durant ce congrès de bonnes nouvelles sur l'hygiène de vie. Il paraîtrait que les oméga-3 sont dépassés. Non pas par les oméga-4, mais pour leurs qualités anti-thrombogéniques. Ouf ! Qu'est-ce qu'on a pu nous rebattre les oreilles avec les vertus de ces thromboxanes polyinsaturés essentiels, au point d'en mettre dans la margarine, les yaourts, les crèmes au caramel et pourquoi pas l'eau du robinet. Manger des légumes verts et du poisson gras, passe encore ! Mais, des algues, du lin et du colza,

c'est un peu étrié comme panorama gastronomique. Les artères, toujours les artères...

Je me demande si ces critiques autorisées n'auraient pas à voir avec la crise économique que nous traversons. Au lit de bonne heure, cela suppose un usage limité de la télévision, limité, puisque les publicités ont disparu des écrans après une certaine heure. Il n'y a plus de créneau pour vendre des « concepts » survitaminés et qui pèsent plus lourd dans le panier de la ménagère, au même titre, paradoxalement, que les produits allégés. Donc, moins de gaspillage d'énergie. En revanche, le bon état des artères devrait permettre un usage surmultiplié ou surdimensionné de l'énergie renouvelable du couple. À condition, bien sûr, que celui-ci ne connaisse pas la crise... Mais on sent déjà une petite brise qui vante les mérites de la natalité, qui s'inquiète de la baisse de la fertilité, qui rend hommage aux familles nombreuses. Et puis, mieux vaut rester chez soi, bien au chaud, grâce à une bonne isolation thermique, car, dehors, les virus n'arrêtent pas de pulluler. Le VIH, on connaît, même s'il paraît que les préservatifs ne sont plus si sûrs. L'encéphalite spongiforme bovine, on y a échappé de peu – encore que le prion n'ait pas terminé son incubation, laquelle peut atteindre une dizaine d'années. On ne parle plus beaucoup du risque pandémique de la grippe aviaire (H5N1). Mais ne voilà-t-il pas que nous arrive du Mexique la grippe porcine (H1N1). Finis les *tacos* tex-mex et les *fajitas* ! Cela dit, on va peut-être pouvoir utiliser les énormes stocks de Tamiflu et de masques jetables accumulés en prévision du H5N1.

Que peut-on bien faire chez soi, lorsqu'on n'est pas dans son lit douillet, tandis que l'aspirateur robot programmable, avec retour automatique à sa base, est en train de faire le ménage ? On peut lire son *e-book* en se faisant un Nespresso. Je doute fort toutefois de voir un jour le dernier livre de Jean-Claude Milner figurer parmi les titres de *Google-book*. Il s'intitule *L'Arrogance du présent*. Que le lecteur n'aille pas croire pour autant que sa lecture ait pu inspirer les lignes qui précèdent, car il s'y agit de Mai 68 et du maoïsme. Je serai toutefois tenté d'en livrer quelques lignes : « Depuis longtemps, les pragmatiques ne croient plus à l'ordre public, mais la tranquillité, ils savent la reconnaître. Ils savent aussi, comme les concierges des immeubles d'autrefois, reconnaître ce qui la menace » (p. 223). Il me souvient qu'il y a quelques décennies, la concierge de l'immeuble où

j'habitais alors m'avait montré, en toute confiance, le bristol, affiché à côté du calendrier des PTT, sur lequel était inscrit en chiffres de grande taille le numéro de la ligne directe qui la reliait à la préfecture de police. Être concierge était, depuis le premier Empire, une charge essentielle au maintien de la tranquillité. Il semble que la mienne, de concierge, n'ait pas survécu longtemps au poids de cette responsabilité, d'autant que son conjoint n'était pas toujours tranquille. Et puis, il y avait ses brusques réveils nocturnes lorsqu'un habitant de l'immeuble criait son nom, en passant devant la loge à une heure indue, ainsi que le voulait le règlement. Ses artères avaient dû sacrément en pâtir.

Sortir de chez soi ne garantit pas la tranquillité. Sauf que, comme l'écrit Milner, « dans l'univers et dans le monde, rien n'est rassurant, mais tout est intéressant » (p. 241). En tout cas, je n'irai pas au Mexique. Et si la pandémie devait se confirmer, je ne suis pas certain d'aller arpenter les rues de Paris le 1<sup>er</sup> mai, des fois que la préfecture de police assimile les masques respiratoires à des cagoules de casseurs. Je suis encore indécis entre mon désir de sortir et mon appréhension du dehors, entre mon envie de dormir et celle de finir mon texte. Mais je sais désormais que je peux compter sur mon hippocampe, dont j'ai déjà pu faire l'éloge récemment. En effet, une équipe de chercheurs du CNRS, dirigée par G. Vanni-Mercier, vient de découvrir que notre hippocampe assure « un signal d'alerte (en cas d'incertitude) qui permet au sujet (celui qui a des électrodes implantées dans ledit hippocampe) d'augmenter sa vigilance et son attention ». Alors que le signal des neurotransmetteurs dopaminergiques du circuit de la récompense évalue l'incertitude de l'acquisition de plaisir, le signal hippocampique se focaliserait sur la conséquence, « ce qui permettrait d'enrichir notre expérience face à une situation donnée ». (*Journal of Neuroscience*, n° 29, 22 avril 2009).

*28 avril 2009.*

**Erratum** : dans l'introduction du *Mensuel* de mai, lire page 8 :

« À la fin de son texte, Nicole Bousseyroux se demande de quelle forclusion les camps d'extermination nazis ont été un retour dans le réel et propose d'y voir une forclusion de la pulsion de mort. »

---

# Bulletin d'abonnement

conjoint Mensuel et Agenda, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du Mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

---

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel

sont archivés sur le site de l'EPFCL-France

[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)

